

LÉGENDES
ET
SOUVENIRS
DES
HAUTES - VOSGES

PAR
L'Abbé G. FLAYEUX

MEMBRE
de la
SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE VOSGIENNE

SAINT-DIÉ – TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE C. CUNY

1902

LÉGENDES
ET
SOUVENIRS
DES
HAUTES- VOSGES

LÉGENDES
ET
SOUVENIRS
DES
HAUTES - VOSGES
PAR
L'Abbé G. FLAYEUX

MEMBRE
de la
SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE VOSGIENNE

SAINT-DIÉ – TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE C. CUNY

1902

PRÉFACE

C'est vraiment une bonne idée qu'a eue M. l'abbé Flayeux d'écrire le petit livre qu'il offre aujourd'hui à ses amis.

Ces Légendes et Souvenirs se rapportent aux montagnes de la Haute-Meurthe et aux parages alsaciens limitrophes. On sait qu'il connaît à fond ce magnifique pays vosgien, où il a reçu le jour et dont il a retracé l'histoire dans son *Étude sur l'ancien ban de Fraize* et les beautés dans son opuscule intitulé *Excursions dans nos Montagnes*.

Les nouveaux récits qu'il édite maintenant forment une excellente contribution – en même temps que moralisante, ce qui ne gêne rien – aux *Folklore* des Hautes-Vosges.

Il est temps, en effet, de recueillir les légendes populaires, ces histoires naïves et charmantes qui, à travers la mémoire de nos grand'mères, nous sont parvenues et ont bercé notre enfance et enchanté notre jeunesse. C'est faire, à l'heure qu'il est, belle et bonne besogne que de les fixer d'une manière indélébile.

Je ne saurais trop le répéter, il en est grand temps, car elles s'effacent et s'oublient, et bientôt il n'en restera plus de traces.

Les folkloristes ont sauvé déjà beaucoup de ces vieilles traditions, qui sont comme une réminiscence, un reflet de l'état d'âme de nos ancêtres. Ils ont, pour les aider, fondé des recueils tels que *Mélusine*, *la Tradition*, *la Revue des traditions populaires*, etc, dans lesquels ils publient et collectionnent, pour les comparer entr'eux, tous les faits et documents qui sont du domaine de cette science, relativement nouvelle, à laquelle on a donné le nom exotique et un peu bizarre de *Folklore*.

Mais le nom n'y fait rien et il est, à présent, partout admis et répandu. La matière qui fait l'objet des études de la Science qu'il désigne était, du reste, mise en œuvre bien longtemps avant qu'il ne fut inventé. Richard (de Remiremont), dans ses *Traditions populaires des Vosges*, Désiré Monnier dans ses *Traditions franc-comtoises*, Auguste Stœber dans ses *Alsatia*, l'abbé Braun dans ses *Légendes du Florival*, Charles Grad et d'autres collaborateurs de la *Revue d'Alsace*, n'avaient pas attendu pour faire de curieuses recherches et d'abondantes trouvailles dans ce domaine encore peu exploré. Et je ne parle ici que pour notre région de l'Est.

Il n'y a pas que des légendes et des contes de fées à sauver de l'oubli. M. l'abbé Flayeux le sait mieux que personne. Il y a tout ce qui se rapporte, tout ce qui touche de loin ou de près à l'âme du Peuple traditions et chansons, us et coutumes, croyances et superstitions qui, très souvent, ne sont que des débris de religions disparues depuis des siècles. Tout cela, comme on l'a dit fort justement, nous fait connaître et comprendre les tendances des populations anciennes, leurs instincts, leur vitalité profonde réapparaissant, distincte, sous toutes les transformations politiques.

C'est pourquoi l'on trouve aussi, dans ce gentil volume, quelques récits concernant les « usages des jours de fête et jours consacrés » conservés dans nos montagnes vosgiennes, tels que ceux de la mi-carême (les conates), de Pâques, de la Saint-Nicolas. Il y aurait plus d'un intéressant chapitre à écrire sur tous ces antiques usages, qui se sont perpétués à travers les âges. C'est là un sujet tentant que le pasteur Ch. Roy, (de Bussurel), dans ses *Us et Coutumes de l'ancien Pays de Montbéliard*, a traité de main de maître. C'est un travail qui, à mon avis, peut servir de modèle.

En somme, c'est encore là de l'histoire, et l'histoire politique d'un pays n'est pas complète si l'on ne connaît pas les mœurs, les coutumes traditionnelles de ceux qui l'ont habité et l'habitent encore.

Ce sont ces sortes d'études que M. l'abbé Flayeux a entreprises et qu'il continue avec une ardeur dont il faut lui savoir le plus grand gré, et un succès bien légitime. Pour ma part, je ne saurais trop l'encourager à les poursuivre. J'ai un faible très prononcé, je l'avoue, pour ces naïves histoires et ces jolies féeries d'un charme si séduisant.

De même que le répète M. l'abbé Flayeux d'après le bon Lafontaine, je dis sincèrement que

Si *Peau-d'Ane* m'était contée
J'y prendrais un plaisir extrême.

Au crépuscule de la vie, j'aime toujours ces merveilleux récits que l'on me contait dans mon enfance. Je ressens plaisir pareil à celui qu'en ma jeunesse me faisaient éprouver les *Contes de Fées* de Charles Perrault, de la comtesse d'Aulnoy et de la princesse de Beaumont, et, plus tard, le *Foyer breton* d'Émile Souvestre et les *Traditions populaires de Franche-Comté* d'Auguste Demesmay.

HENRI BARDY¹

Lafeschotte (Doubs), 12 Janvier 1903.

1 NDLC : Mathieu-Henri BARDY, signant Henry Bardy, né à Belfort alors dans le département du Haut-Rhin le 28 mai 1829 et décédé le 1er décembre 1909 à Faulx en Meurthe-et-Moselle, est un pharmacien, acteur éminent de la vie publique et intellectuelle à Saint-Dié et dans l'arrondissement de la montagne vosgienne pendant les dernières décennies du XIX^e siècle. Homme politique ardemment républicain, pédagogue et fondateur du cercle de la ligue de l'enseignement de Saint-Dié, un des créateurs et directeurs du journal "*La Gazette Vosgienne*", secrétaire du conseil de salubrité de l'arrondissement de Saint-Dié, inspecteur responsable de l'hygiène départementale, inspecteur des pharmacies des Vosges, ce bourgeois rigoureux et actif à la fois chimiste et homme de lettres, botaniste et géologue, historien et folkloriste sait s'imposer en responsable et dirigeant de la vie associative locale. Il est le président- fondateur de la Société philomatique vosgienne.

LÉGENDES ET SOUVENIRS DES HAUTES – VOSGES

I

LE SACRIFICE DE JENNY

Au centre de la majestueuse forêt qui domine Plainfaing, au Nord-Est, se dresse le colossal rocher de Hangochet. La forêt est une sapinière pure, aux arbres géants, d'un feuillage velouté comme une tapisserie d'Orient ; la roche, cachée dans la profondeur de la sylve, est une immense muraille de quartz et de granit qui semble, avec ses 25 mètres d'élévation, le dernier vestige d'une construction préhistorique, l'œuvre des Titans. Ce n'est point une moraine ; ce bloc, végétation granitique, a poussé là comme les sapins dont il domine encore les sommets toujours verts.

Le centre du rocher est occupé par une excavation, entaillée de main d'homme, pour loger une statue de la Vierge grossièrement sculptée dans le granit même.

C'est N.-D. de Hangochet connue dans toute la vallée de la Meurthe, visitée par tous, implorée par une catégorie de clients aussi fervents que discrets. Les nombreux ex-voto qui tapissent la grotte et les parois du rocher attestent les faveurs obtenues en ce modeste lieu de pèlerinage local. Les béquilles, les bâtons, vous apprennent que bien des estropiés y ont trouvé guérison, et les petits flots de rubans blancs, ternis par le temps et les intempéries, vous murmurent à l'oreille non moins éloquemment mais plus discrètement combien furent exaucées de celles qui sont venues confier à N. D. de Hangochet le secret de leur cœur et solliciter la réalisation de leur rêve de jeune fille !

Touchants ex-voto, gardez votre secret ; nous vous croyons sur parole, vous êtes des témoignages anonymes, émanant de cœurs naïfs qui ne pouvaient mentir ! Du reste, nous n'avons pas mission de faire un rapport sur l'authenticité des faveurs dont vous êtes les témoins, et dont plusieurs sont aussi anciennes que le pèlerinage lui-même. Mais nous voulons, simple chroniqueur, narrer la naïve légende qui est l'origine du pèlerinage et qui s'est accrochée à ce rocher comme les mousses et les lichens.

Je vous la dirai donc telle que je l'entendis de la bouche d'une octogénaire qui en savait long sur le merveilleux de notre pays, telle qu'on la conte chez nous, aux veillées d'hiver, au coin du feu ; tandis que la flamme monte dans le foyer, que la neige bat les vitres et que le vent de la nuit chante dans la montagne.

Le fait remonterait à trois ou quatre cents ans, alors que Plainfaing n'avait pour habitants que des bûcherons et des marcaires. L'un de ces bûcherons, nommé Jenny, vivait seul en sa chaumière, sur le flanc de la colline de Hangochet. À peine adolescent, ses parents l'avaient laissé orphelin, lui léguant, avec cette cabane, un petit enclos, une vache laitière et les outils de bûcheron.

Jenny était travailleur ; sa journée entière, il la passait dans la forêt, abattant les arbres marqués de mort par la hache du gruër¹ ; et chaque semaine, lorsque le garde du seigneur faisait sa tournée, comptant les sapins gisants sur le sol, Jenny recevait le salaire de son labeur hebdomadaire.

Avec l'héritage paternel Jenny avait reçu entier le fond religieux des ancêtres, il était profondément croyant ; et, sans doute par l'effet de sa solitude et du calme sacré des forêts ; une sorte de mélancolique gravité se lisait sur son visage, accusant le sérieux de

1 NDLC : Gruyer.

son âme et la candeur de ses sentiments. Ce qui n'empêchait pas Jenny d'être gai compagnon et grand amateur des distractions, des plaisirs des jours de fête. Nul mieux que lui ne savait intéresser les loues d'hiver, nul, comme lui, tresser le bûcher des bures et allumer le feu du carnaval. Nul ne conduisait, de plus gracieuse façon, le cotillon champêtre de la fête patronale.

À vingt ans, c'était un beau gâs et les *bacelottes*² de la vallée cherchaient à capter son cœur. Nous ne dirons pas combien se le disputaient ; sachez seulement qu'une seule en fit la conquête ; Nicole, la fille d'un bûcheron, son voisin, grande brune de dix-huit printemps, aux yeux bleus et profonds comme l'azur du ciel, à l'âme candide et transparente comme la source de la montagne. Nicole était digne de Jenny !

Un dimanche des premières veillées, le père à qui Jenny *avait parlé*, les fiança et leur promit le mariage pour les foins ; et d'ores et déjà Jenny ne manqua pas un soir de faire sa cour, ainsi qu'il se doit, en tout honneur, sous l'œil souriant des parents de Nicole.

Hélas ! le bonheur n'est pas de ce monde, et le malheur guette toujours l'homme qui sourit à l'avenir. Cette vie si pleine de calme et d'espérance allait être troublée par une affreuse catastrophe. Certain jour qu'il travaillait près du rocher de Hangochet, un grand sapin, au moment où Jenny lui donnait vaillamment le coup de grâce, s'écroula tout-à-coup et avant que le bûcheron se fut garé, il était renversé et retenu prisonnier, les jambes prises dans l'étreinte terrible du sol et de l'arbre.

Jenny travaillait seul : personne n'entendit ses appels, ni ses cris, et le malheureux, les jambes brisées et retenu par l'arbre, demeurait cloué sans pouvoir faire un mouvement. Alors il se recommande à Notre-

2 Bêiesses, jeunes filles.

Dame, et dans sa foi avivée par la souffrance et le danger, il lui promet de consacrer le rocher à son culte, d'y placer son image et de venir chaque jour l'y vénérer. Puisqu'il est seul et que personne n'accourt à ses cris, que la Sainte Vierge ne le laisse pas mourir là, de douleur et peut-être de faim ; qu'Elle daigne faire un miracle, s'il le faut pour le délivrer et le guérir ! Ce miracle Jenny le demande avec une telle ferveur, qu'il fait vœu, s'il est exaucé, de sacrifier en l'honneur de la Mère de Dieu, ce qu'il a de plus cher au monde !

Pauvre Jenny ! as-tu bien réfléchi à ton vœu ! Ne sais-tu pas comme c'est sacré !

Sur ce vœu d'un sacrifice, il est exaucé ; le miracle s'accomplit ; de lui-même l'arbre se soulève ; comme enlevé par une force invisible. Jenny le voit se détourner dégageant ses pauvres jambes, mais sans les guérir.

L'infortuné se traîne sur les mains, et après des efforts inouïs et des souffrances cruelles, parvient à la lisière du bois. C'est le salut, il ne doute pas que la Sainte Vierge n'achève son œuvre, en l'aidant à regagner sa chaumière et en guérissant ses jambes.

Est-ce Marie qui envoie quelqu'un de ce côté, nous n'oserions l'affirmer ; quoiqu'il en soit, on l'aperçoit et on le transporte chez lui.

Aussitôt accourt Nicole, sa fiancée. Avec sa mère, elle s'installe au chevet du blessé, et toutes deux le soignent comme un membre de leur famille.

Mais, en dépit de leur dévouement, Jenny ne guérit point. Nicole fit brûler des cierges près de l'autel de la Vierge, elle fit même dire des messes ; tout fut inutile, le malade comprit que si la Sainte Vierge devait achever le miracle et redresser ses jambes, il devait d'abord accomplir son vœu et faire le sacrifice promis : « La vache qui est à mon étable, se dit-il, est la

moitié de ma petite fortune ; j'y tiens beaucoup ; le matin, avant d'entrer en forêt ; c'est moi qui lui donne sa pâture, et, le soir, c'est moi qui la traie ; et son lait me nourrit. Eh bien ! je la vendrai, et j'en enverrai le prix à l'église ; c'est un dur sacrifice, mais je le fais pour la Vierge qui m'a sauvé la vie. »

Et la vache fut vendue et le prix en fut donné à l'église. Mais Jenny ne guérit pas. « Le sacrifice de ma bête ne suffit pas, dit-il un jour à Nicole, confidente de son vœu, si je vendais encore ma cabane ! Dieu sait si elle m'est chère, mon père et ma mère y ont vécu et y sont morts ; j'y suis né, c'est mon chez moi ; je vendrai mon petit jardin qui entoure la chaumière ; que de joie, pendant l'été, à l'aube naissante, j'avais à le cultiver et à l'orner. Je vendrai les outils de mon père, mes outils de bûcheron, les compagnons si chers de mon travail, et le prix de tout cela je le donnerai aux pauvres. Mieux vaut la santé que la richesse, je me mettrai en service, je travaillerai pour un maître qui m'entretiendra. »

Et ainsi fut fait ; la maison paternelle, le jardin, les outils furent engagés. Aussitôt guéri, Jenny devait sortir et laisser le tout au nouveau propriétaire.

Mais Jenny ne guérit point, au contraire ses jambes s'affaiblissaient toujours davantage, et que de larmes lui faisaient verser la vision de son bonheur brisé et la perspective de vivre perclus. Nicole cependant lui était fidèle, et ni elle, ni sa mère ne se plaignaient de voir toutes ces ventes, ces sacrifices ; puisque cela se devait à la Vierge.

Jenny comprit enfin. Avec cet instinct des simples, il se demanda pourquoi il avait si facilement sacrifié sa vache, sa maison, et tout ce qui lui était si cher... avant qu'il ne connût Nicole. Jadis c'était tout pour lui, maintenant c'était si peu ! Et il eut peur, car il fallait s'avouer que ce qu'il avait de plus cher, c'était sa

fiancée, c'était Nicole qui ne le quittait point et le soignait avec la sollicitude d'une épouse et la généreuse ardeur que donne l'espérance ! Mais il n'y avait pas à reculer, la Madone avait sa parole.

Pendant deux jours entiers, il évita le regard de sa fiancée et comme celle-ci, qui se méprenait sur la cause de cette douleur muette, lui insinuait, par de douces paroles, l'espoir et la confiance en la Sainte Vierge :

— « Ah ! je sais bien, lui dit Jenny, que la Sainte Vierge tient toujours sa parole... » Puis il ajouta, la voix étouffée de sanglots, « mais moi, je ne tiens pas la mienne, car pourquoi ne pas reconnaître que ce que j'ai de plus cher, c'est ma fiancée !... »

La jeune fille ne répondit rien, elle aussi avait compris. Son âme était en proie à une terrible lutte, son courage et son cœur étaient aux prises. Pendant ce silence de quelques minutes, instinctivement les deux jeunes gens portèrent leur regard vers le crucifix de la muraille qui semblait leur rappeler la grandeur et la nécessité du sacrifice !

— « Pardonne -moi, Nicole, reprit Jenny, d'être obligé de te rendre tes promesses ; mais il ne faut point faillir à un vœu. Ah ! je sais bien que maintenant la Vierge me guérira, mais je sais bien aussi que toujours ma vie sera solitaire, je n'aurai pour l'embellir que ton souvenir et mon sacrifice.

— « C'est la volonté de Dieu qui a ses vues, reprit la courageuse jeune fille, moi aussi, je préfère le sacrifice à la peine de te voir souffrir plus longtemps et au déshonneur de tromper la Sainte Vierge ; mais un autre n'aura point mes promesses ; quand tu seras guéri. Jenny, je prendrai le voile ; car je sens bien que Dieu seul pourra combler le vide que tu fais dans mon cœur ! »

Moins d'un mois après Jenny était debout et son premier ouvrage fut de sculpter, lui-même dans le rocher, l'image de la Vierge qui l'avait sauvé. Bientôt il s'engagea dans une brigade de boquillons, au service d'un maître étranger ; et en même temps on apprenait que Nicole entrait au couvent.

Le cœur brisé, mais l'âme héroïque et joyeuse de son sacrifice si salubre, la jeune fille dit adieu à son père, à sa mère, à son fiancé ; et, seule, se dirigea vers la forêt pour passer en Alsace, où elle devait frapper à la porte des *Untertinden*.

Mais auparavant elle voulut revoir le lieu de la catastrophe et prier devant l'image de N.-D. sculptée par Jenny, dans la cavité du rocher fraîchement creusé. Et tandis qu'elle priait ; la nuit la surprit et sous le ciel fleuri d'étoiles limpides, au milieu de la grande forêt, Nicole s'endormit, la tête sur une pierre, comme Jacob le patriarche. Et comme Jacob elle eut un songe : elle vit dans le rocher creusé l'image de la Vierge qui lui parlait et disait : « Ton propre sacrifice m'a touché le cœur autant que l'héroïsme de ton fiancé. Ce double renoncement volontaire est plus que je ne demandais. Paix aux hommes de bonne volonté ! Vous n'avez pas hésité à me donner vos cœurs, je vous les rends. Ce n'est pas Dieu qui se laissera vaincre en générosité ; retourne chez ton père ; en attendant que Jenny vienne de nouveau te mettre au doigt l'anneau des fiançailles ».

Nicole ne doutait pas de son rêve ; mais sa décision lui semblait tellement sacrée, qu'elle voulut en être relevée comme d'un vœu. Elle avait dormi toute la nuit, et dès son réveil, à l'aube naissante, elle revenait sur ses pas, se dirigeant vers le presbytère du village. Quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer Jenny lui-même, en confidence avec le curé. Lui aussi, cette même nuit, avait vu la Vierge qui lui avait ordonné de

rappeler Nicole. Mais n'était-ce pas son rêve qui prenait corps dans l'illusion du sommeil ? Aussi il avait eu encore la pensée de prendre l'avis du pasteur de la paroisse. « Mes enfants, s'écria, celui-ci, après avoir entendu Nicole ; cette coïncidence est un signe que Dieu a accepté votre sacrifice réciproque, et que maintenant il veut votre union. De nouveau, vous êtes fiancés, et je vous bénis ».

Jenny racheta sa vache, ses outils, son jardin, sa maison ; il épousa Nicole ; ils vécurent heureux comme des gens simples, craignant Dieu, contents de leur sort. Bien souvent ils venaient prier devant le rocher de Hangochet et remercier la Sainte-Vierge.

Telle est la légende du rocher de Hangochet ! Si jamais l'amour des montagnes vous conduit à la grande route du fer à cheval montant vers le col du Bonhomme, depuis Plainfaing, prenez croyez -moi, le sentier de Hangochet ; en moins de dix minutes vous serez en face du fantôme granitique. Vous y contemplez la madone, dans sa grotte, et, en la priant, souvenez -vous du sacrifice de Jenny ! Les faveurs que l'on vient implorer maintenant sont octroyées sans que la Vierge les fasse payer d'aucun sacrifice. Jenny et Nicole ont bien souffert pour tous les autres !

D'ailleurs qu'on l'entreprenne de Fraize par Scarupt, ou de Plainfaing, par les lacets qui coupent le fer à-cheval, la promenade est ravissante de pittoresque et de variété. Par un sentier rocailleux qui, de la banalité des taillis de bruyères et de genêts passe et s'enfonce dans la majesté de la grande forêt, on gravit la montagne que la sylve assombrit et qui déverse ses torrents vers la vallée. Après la première montée, retournez -vous devant le talus de la large route qui semble un belvédère et jetez un coup d'œil sur le panorama qui s'étend à perte de vue. C'est la vallée de

la Haute-Meurthe que l'on saisit dans son ensemble depuis Habaurupt, d'une part fermé par une muraille de montagnes noires, et, d'un autre côté, depuis le col du Bonhomme qui s'incline vers Barançon, jusque Saint-Dié. Par une claire après-midi d'automne ce spectacle est féérique, quand, dans le soleil ambré dans les ombres longues des forêts dominantes, on aperçoit le groupe des villages, avec leurs clochers, les usines avec leurs cheminées, les cités ouvrières, les châteaux, les villas étagées, et tout l'ensemble de la vie si active, si laborieuse, en ce coin des Vosges ! Alors on hésite entre le passé et le présent ; on est également fier des gens d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui ; et l'on remercie les Jenny, les Nicole qui ont jeté sur cette romanesque vallée le gracieux manteau de la légende, et on bénit le génie moderne qui a semé la vie dans ce pays de montagnes, pour animer ce cadre grandiose.

II

LES CONATES DE LA MI-CARÊME

Comme celles du carnaval, les antiques coutumes de la Mi-Carême sont restées vivaces dans les villages de nos montagnes vosgiennes.

Jadis à la Mi-Carême, écrit M. F. Nicolay, « deux sentiments se partageaient l'esprit du peuple chrétien ; avait-il bien passé la première moitié de la sainte quarantaine ? Ferait-il mieux durant la période finale ? Il allait s'interroger au pied des autels, se recueillir et examiner sa conscience ! Puis une autre pensée plus humaine mais non moins intense peut-être s'éveillait en lui. Voilà toujours la moitié du temps de mortification écoulé, se disait-il avec satisfaction, alors surtout que le jeûne, se prolongeant fort avant dans la journée, constituait une privation des plus sérieuses. Peu à peu la fête perdit son caractère religieux et devint uniquement l'occasion de plaisirs gastronomiques. Selon les régions les usages différents¹ » En certains endroits on confectionne des gaufres, ailleurs ce sont des dorées, des merveilles, gâteaux bizarres et variés. Dans nos montagnes c'est une sorte de gaufre ou biscuit qui forme le mets de la Mi-Carême. Les habitants de Clefcy, ont gardé religieusement cet antique usage, et n'ont pas perdu le talent de fabriquer les traditionnelles et légendaires conates, aussi belles que succulentes.

« Ces biscuits, dit M. Charton, se nomment conates pour leur forme conique ; ils ne sont pas sans mérite. Cette pâtisserie se fait tous les ans avant le troisième dimanche de Carême. La veille de ce dimanche, les garçons portent les conates aux filles qu'ils recherchent, et les filles leur donnent en échange

1 *Histoire des Croyances* par F. Nicolay Tom. II p. 46.

à Pâques, des mouchoirs qu'on appelle tracas, du mot français troc. Il faut remonter aux temps des mœurs primitives pour trouver de pareilles coutumes ».

Cet usage des conates a plus d'un avantage ; en voici un qu'on n'attendait guère : demandez à Mahour, la fille du maire de Ban-le-Duc, comment elle fut mariée à Blaison, d'une ferme de Straiture.

N'allez pas, par exemple, chercher à mettre des personnalités vivantes sous ces noms antiques ; si les conates existent toujours, Mahour et Blaison sont morts depuis longtemps : ce sont encore des gens d'autrefois, que j'ai l'honneur de vous présenter, et la petite histoire que me rappellent les conates, s'est passée en un temps préhistorique, bien avant la Révolution. Les acteurs sont disparus de la scène, leurs familles aussi ; comme des personnages de légende ils ne vivent plus que dans la mémoire de quelques vieux paysans de la vallée de la Petite Meurthe.

Seul le décor n'a pas changé ; c'est cette vallée de Straiture, solitaire et grandiose comme les sites sauvages de l'Oberland bernois et le val de Clefcy, gracieux et fertile comme une plaine de la Touraine.

Cette année là on était à la veille de la Mi-Carême, Blaison descendait la vallée, à la tombée de la nuit, tenant à la main un panier rempli de conates fraîches et croustillantes. Selon la coutume il les portait à la jeune fille, objet de ses rêves, la fille du maire ou doyen de Ban-le-Duc, qui répondait au gracieux prénom de Mahour. Il approchait de la maison et son cœur battait fort ; une pointe de jalousie même l'aiguillonnait discrètement, car il n'était pas le seul aspirant à la main de la belle et riche fille du maire de Ban-le-Duc. Hélas ! il n'était pas même le premier ! plusieurs gars étaient déjà réunis dans le vaste poêle de la ferme, lorsque Blaison fit son entrée. Il offrit à son tour à la jeune fille les conates toutes fraîches et prit

place au festin de la veillée. Le menu en était simple, puisque ces gâteaux secs et dorés en faisaient à eux seuls tous les frais.

Comme celle de tous les loures d'hiver, la conversation n'était qu'un thème des histoires de sorciers et de fées, dont la croyance était si vivace en ces temps. Ce jour-là, on ne parlait que de l'événement diabolique qui depuis plusieurs jours jetait la terreur dans la contrée. Tous les soirs, en effet, on voyait errer à la brume, aux alentours des maisons, un grand chien suspect qui n'avait jamais été vu précédemment. Sans doute c'était le diable qui avait pris la forme de cet animal, le diable en personne ou quelque sorcier malfaisant, qui venait jeter un sort sur les gens ou un maléfice sur le pays ; en tous cas c'était mauvais présage. Tous les soirs il se montrait. D'où sortait-il ? Impossible de le savoir.

À son aspect chacun s'enfuyait, avec des frissons dans le dos. « C'est *l'Hennequin*, disait-on, malheur à celui qui fera sa rencontre, il peut s'attendre à une infortune, à une déveine qui le poursuivra longtemps ? »

La peur était telle qu'elle paralysait les courages les mieux trempés ; jusqu'ici nul n'avait songé à attaquer ce chien étrange ; non pas que l'on n'osât affronter sa griffe ou ses dents, mais chacun redoutait les sorts, les maléfices qui ne pouvaient manquer d'atteindre le téméraire agresseur du diable ou de son représentant.

« Avez -vous rencontré ce soir le chien enragé, dit tout-à-coup le fermier aux jeunes gens ; je vois que vous aussi, garçons, vous le craignez comme des femmes. Qui donc nous en délivrera ? Allons, écoutez-moi tous, puisque tous vous aspirez à la main de ma fille, voici ma proposition : je ne veux pas d'un poltron chez moi. Ma fille n'épousera qu'un gars qui n'a pas froid aux yeux, et, puisque l'occasion se présente, je la

saisis, de savoir qui de vous est un homme ! La main de Mahour est à celui qui nous délivrera de cet animal. Attaquez-le, un homme ne recule pas devant un chien, un chrétien, à la conscience nette, ne craint pas le diable ! À l'œuvre, mes amis, celui qui l'aura tué de sa main sera mon gendre, et, à l'endroit où il aura fait cette prouesse nous élèverons, je le jure, une chapelle à saint Hubert, patron des hardis chasseurs. Qu'Il daigne lui-même diriger vos coups contre ce gibier diabolique. »

Il dit, et la veillée prit fin ; la joie s'était envolée. Maudit chien, il paralysait les courages comme les langues et troublait toutes les fêtes. S'il n'était le chien du diable, c'était un diable de chien.

Les jeunes gens n'allèrent pas le chercher bien loin, ils le virent avec ses yeux de loup, flamboyant dans la nuit, là, sur le versant de la colline derrière le village.

Le fils du bangard voulut l'attaquer le soir même avec le sabre de son père, et bravement se dirigea vers l'animal qui, à son tour, s'avancait. Mais le courage du jeune homme fondait comme la neige, à mesure qu'il approchait ; l'aboiement du chien acheva sa déroute, ses dents claquaient, le grand sabre tremblait dans sa main, et le fils du bangard s'enfuit, renonçant à la palme de la victoire et en même temps à la main de Mahour.

Deux autres lui succédèrent sans plus de succès ; l'un, c'était le fils du milicien, attaqua la bête de loin, avec un vieux mousquet à pierre qui fit chic ; l'autre, avec une fourche qu'il laissa choir de frayeur.

Blaison était le moins crâne, mais l'amour rend fort et ingénieux, et Blaison aimait Mahour de cette affection des humbles qui se renferme et creuse un abîme dans l'âme. « Oui, se répétait-il, un homme ne

craint pas un chien, un chrétien, avec le secours de Dieu pour arme, ne craint pas le diable ! »

Il attendit au lendemain qui était un dimanche. De bon matin il prenait le chemin d'Anould, assistait pieusement à la messe de paroisse qui, ce jour-là, à cause de la Mi-carême, était dite par un chanoine du château de Seucy. Blaison avait apporté encore un panier de conates qu'il fit bénir après la messe. Puis le soir, tandis que les autres jeunes gens n'osaient sortir de leur demeure, dans la crainte de rencontrer l'inférieure bête et peut-être la voir, à son tour, les attaquer, pour les punir de leur témérité, Blaison, lui, se dirigeait vers la colline où l'animal avait son gîte. Il l'aperçoit la gueule béante et bavante, et, se recommandant à saint Hubert, il lui jette à la tête une conate bénite. La provision de conates était sa seule arme, il la jette toute entière devant le chien qui se précipite sur ces gâteaux et les dévore en un craquement de dents et un tour de gosier. Le chien mangeait les gaufres bénites, c'était tout ce que voulait Blaison ; il revient immédiatement et tout droit se dirige vers la maison du maire de Ban-le-Duc qu'il trouve seul avec sa fille. « Je viens d'attaquer le chien enragé, dit-il, maintenant il est mort, je l'ai empoisonné ; j'espère donc que vous tiendrez votre parole. »

Mahour, qui entendait, accueillit la requête par un sourire qui transporta Blaison au troisième ciel. Mais le père était moins pressé ; avant de payer la peau de la bête, il voulut la voir de ses yeux. Et puis... l'audace de Blaison l'étonnait ; bref, il décida qu'on attendrait au lendemain pour donner réponse définitive.

Mais le lendemain éclaira le triomphe de Blaison ; le maudit chien était bien mort ; et ce ne fut pas seulement le père de Mahour qui constata le décès en

qualité de syndic, mais la population toute entière. Blaison était décidément un héros !

Affirmer que ses rivaux ne cherchèrent point à diminuer son héroïsme, serait peut-être beaucoup dire ; car enfin ses conates auraient été empoisonnées que le résultat n'eût pas été plus décisif. Mais les rivaux sont des envieux ! Et puis ce n'était pas amoindrir son audace car la bête même empoisonnée, aurait eu le temps de le dévorer avant de périr.

D'ailleurs pour ceux qui connaissent la simplicité de la foi de Blaison, ils ne doutèrent pas un instant de son procédé. Le jeune homme savait que le diable se moque du poison et pas de l'eau bénite. Ce n'était donc pas du poison qu'il avait mis dans ses gaufres mais de l'eau bénite, et de la bonne... celle du chanoine. Aussi le diable avait été si furieux qu'il avait déchargé sa colère sur le chien qui lui avait prêté son corps. Pauvre bête !

La preuve que c'était vrai, c'est que le maire de Ban-le-Duc, s'exécuta sans discussion : Blaison épousa Mahour ; et une chapelle en l'honneur de saint Hubert s'éleva sur la colline.

Elle est toujours là, Dieu a permis qu'elle restât debout malgré le travail des années ; sans doute pour attester le fait avec plus d'autorité. On y vient encore invoquer saint Hubert contre les morsures des mauvais chiens.

Telle est la légende ou plutôt l'une des légendes poussées autour de cette chapelle ; l'imagination populaire, toujours féconde, lui a trouvé bien d'autres origines plus ou moins mystérieuses et merveilleuses.

Quant aux conates elles sont toujours aussi chères aux gens du pays ; la coutume s'en perpétue vivace : depuis la Mi-Carême jusqu'à Pâques et même jusqu'à

la Trinité, on fait, on mange des conates dans la vallée de Clefcy.

La saison est ouverte, le soleil appétissant, laissez-vous tenter, allez en goûter, allez explorer cette romantique vallée de la petite-Meurthe.

En arrivant à Clefcy par Anould ou Fraize vous apercevez sur le flanc de la colline, à votre gauche la coquette chapelle au toit gris ; tandis qu'à droite vous verrez la montagne dominée par d'immenses rochers d'aspect féodal ou fantastique. Puis, à mesure que vous avancerez, les deux chaînons qui enserrent la vallée se resserreront et grandiront comme pour vous faire comprendre la juste étymologie de Clefcy donnée par Jean Ruyr puis Dom Calmet : *Clef serre, clef serrant le val de Galilée* ; aussi, ajoute le vieil historien « n'y a-t-il de ce détroit aucun grand chemin pour sortir des marches de Lorraine. »

Mais ne craignez rien, si le détroit de *Clef serre* a conservé sa sauvagerie pittoresque et grandiose, les ingénieurs ont passé par là, et les chemins sont très praticables.

L'industrie ne s'est-elle pas avisée depuis longtemps de s'emparer de tous les sites, de tous les pays et de moderniser, de civiliser les beautés de la nature ? Ici cependant l'industrie n'a rien de prosaïque car elle consiste dans le seul commerce de bois. Les scieries de leur mouvement si peu harmonieux animent bien ces lieux et en percent le silence, tout en convertissant en planches les forêts séculaires. Le commerce n'a fait que répondre à l'appel de la nature qui lui offrait d'elle même la forêt si riche, l'eau au mouvement précipité. C'est en effet la petite Meurthe qui est la force motrice, le Deus ex machina de toute cette activité. Les longues cheminées ne viennent pas ici rompre l'harmonie des grandes lignes du paysage ; et la gracieuse rivière n'est pas asservie ; elle reprend

son cours alerte, gaie, bavarde, bien argentine, sur son lit de cailloux, diapré et multicolore. Aussi c'est encore elle qui fertilise la campagne et donne la verdure à ce vaste bassin de prairies au milieu desquelles s'allongent les hameaux du Vic, de Sachment et autres.

Mais nous voici déjà bien loin de la chapelle de saint-Hubert ; où nous arrêterons-nous, si nous avons l'audace de nous engager dans le val de Straiture ? Reculerons-nous devant cette vallée que l'on connaît si peu et qui est cependant une des beautés dont les Vosges sont les plus fières ? Voyez plutôt cette gorge qui rappelle l'entrée des enfers décrite par les poètes ; le défilé y est si étroit que la Meurthe a eu bien de la peine à y creuser son lit. Ici, toute culture a cessé ; c'est uniquement une forêt immense, druidique, mystérieuse, à la chevelure ardente et noire. L'air y est toujours frais, car au milieu de ces éboulés de rochers rouillés de lichens et de ces lits de mousse, jamais un rayon de soleil n'est venu se jouer ; aussi en toute saison vous y trouverez des glaciers naturelles assez abondantes.

Ainsi, de merveille en merveille, vous arriverez au col de Surceneux d'où la route bifurque, vous laissant l'embarras du choix entre le Valtin et Gérardmer.

Nous avons visité l'un ; l'autre nous fournira, si vous le voulez, une excursion à laquelle je vous convierai bientôt : il y a là d'admirables sites à visiter et de vieilles légendes à recueillir.

III

CHAPELLE de MONTÉGOUTTE

Il y a des touristes pour lesquels la Suisse n'offre plus rien d'inédit et qui, peut être, ne soupçonnent pas les délices de certaine excursion à leur porte : qu'ils viennent explorer avec nous le massif de Mandramont, par exemple, et ils seront ravis de leur journée. Ce contrefort des Hautes-Vosges, qui sépare Fraize de Mandray, voit s'étager sur ses flancs, et se multiplier à sa base les fermes, les hameaux d'un pays demeuré quelque peu agricole, au milieu d'un mouvement industriel qui a modifié la physionomie du paysan plus que du paysage. Au sommet une majestueuse sapinière élève sa tête royale, et abrite des sites enchanteurs, à vue panoramique, pleins de charme, de fraîcheur, d'air pur, de pittoresque, de souvenirs antiques. Tel celui de *Montégoutte*, où, si vous le voulez, je vous conduirai cette fois, pour vous en faire admirer les merveilles et vous en conter la légende.

De Fraize par les Aulnes, le Belrepaire, le Mazeville, ces hameaux dont les maisons poussées à leur guise, sans idée d'alignement, semblent se boudier et se détourner les unes des autres, dans un harmonieux désordre, nous irons par monts et par vaux, à travers champs labourés et prairies spongieuses.

Nous gravirons la première pente de la montagne, très douce jusqu'au promontoire qui domine, d'Anould à Plainfaing la vallée de la Haute-Meurthe, fermée par des monts aux arêtes inaccessibles et perdues dans le flou nuageux de l'horizon.

Un dernier coup de jarret bien tendu et nous sommes à l'entrée de la sapinière : un petit cottage hospitalier nous y invite au repos. Les tables et les bancs rustiques, les tonnelles aménagées ici et là par le

C. P. de Fraize donnent aux abords de cette forêt la gracieuse apparence d'un parc fréquenté et nous avertissent que nous foulons un sol cher aux promeneurs. Faisons donc halte un instant sur ce sommet à la fois si riant et si sauvage, et, tout en reprenant haleine et force, nous écouterons l'hôte de la villa, vétéran de soixante-dix, qui nous racontera, sans se faire beaucoup prier, l'héroïsme du 32^e de marche, à Nompatelize, où il se battit en brave.

C'est encore lui le cicerone de ces lieux sylvestres qui nous redira la légende de Montégoutte en dirigeant nos pas sur le chemin de la chapelle, sentier battu qui s'enfonce sous la futaie. À un brusque détour instinctivement on s'arrête pour contempler le magique et original coup d'œil sur la perspective de la sapinière : cachée dans le mystère de la forêt, l'antique chapelle semble surgir d'une clairière moussue, se dresser soudain, avec ses murs blancs qui tranchent sur l'émeraude verte du feuillage, et les quatre pans de son toit gris faisant clocheton. En même temps on perçoit le gai murmure d'une onde tapageuse et sournoise que nous ne verrons que tout-à-l'heure, du seuil de la chapelle même. C'est la source, la fontaine de Montégoutte qu'ombragent les géants de la forêt et qu'abrite le tertre du petit sanctuaire.

Elle a donné son nom à ce coin de la montagne, à la chapelle ainsi qu'on peut le déduire des savantes instructions du Dr Fournier « Les eaux des sources ou fontaines, dit il, forment des ruisselets descendant de tous côtés, sur les flancs, puis au fond des ravins ; de la montagne ce sont les *gouttes*. Ce mot caractéristique dispense de toute autre explication et exprime on ne peut mieux qu'il s'agit ici de ruisseaux naissants. Il vient du bas latin *gotta*, ruisseau, torrent. Mais lorsque la région se peupla, il fallut donner des qualificatifs à toutes ces gouttes pour les distinguer les unes des

autres ; ce furent les accidents du sol qui fournirent ces désignations¹. »

Il est donc facile de voir que Montégoutte signifie : source, ruisseau de la montagne, montis gotta².

L'origine de la chapelle de Montégoutte comme celle de presque tous les petits oratoires élevés sur nos montagnes se perd dans la légende. Écoutez la cette légende, je vous la dirai telle que vous la contera le premier des campagnards venu. Certain jour d'une époque si lointaine que la date s'en est perdue, l'un des bûcherons qui habitaient les villages, au pied de la montagne, travaillait en cet endroit juste où s'élève la chapelle ; en sciant un sapin qu'il avait abattu, il trouva dans le cœur même de l'arbre une statue de la Sainte Vierge. Comment était-elle ainsi enfermée dans le bois ? Sans doute comme tant d'autres auxquelles on creuse une niche et que l'écorce recouvre dans la croissance. Quoi qu'il en soit le bûcheron se l'approprie, l'emporte précieusement et la pose dans son poêle à une place d'honneur.

Le matin venu, qu'elle n'est pas la stupéfaction du pauvre bûcheron en constatant que l'image ne se trouvait plus à sa place, ni même dans sa maison ! Quelle n'est pas surtout son angoisse en apprenant que cette statue mystérieuse avait été pour sa famille un talisman de malheur ; durant la nuit sa femme et ses deux filles étaient devenues aveugles.

Dans son trouble il retourne vivement vers la forêt et aperçoit l'image de la Vierge à l'endroit même où il l'avait trouvée la veille. Elle était debout près de l'arbre abattu ; à ses pieds, une source ignorée jusqu'alors, jaillissait claire et abondante.

1 Topographie ancienne du dép des Vosges, 6e fascicule des noms du lieux, p. 1 6.

2 On doit donc écrire *Montégoutte* et non *Monthégoutte*.

Le bûcheron eut l'intuition qu'il avait été aveuglé par l'égoïsme en voulant pour lui seul le trésor et qu'il expiait cet égoïsme par l'aveuglement de sa femme et de ses filles. L'intention de la mère de Dieu était claire, elle voulait être vénérée en ce lieu ; puisque les anges, sans doute, comme ils l'avaient fait pour la *sancta casa de Lorette*, avaient ramené la statue dans la forêt.

Il revient chercher sa femme et ses filles, les guide vers le bois, jusqu'à l'endroit miraculeux¹, tous quatre s'agenouillent près de la source, devant la statue et demandent la guérison de cette subite et douloureuse cécité. Les trois aveugles se lavent les yeux dans l'eau de la fontaine naissante, et instantanément leurs yeux sont rendus à la lumière.

Le merveilleux a des ailes ; le miracle s'est propagé en un clin d'œil ; on accourt en foule des environs, avide de vénérer la statue merveilleuse : et se laver à la source.

Le bûcheron éleva lui-même la chapelle pour y déposer l'image de la Sainte-Vierge. Elle est toujours là dans cet édicule ; un autel rustique copieusement orné sert de socle à une niche en écorce de sapins ; la statue y est enfermée, rappelant ainsi qu'elle fut trouvée au centre d'un arbre, et refusa un autre domicile.

La guérison de la femme et des filles du bûcheron, n'est pas la seule opérée par la Vierge de Montégoutte ; ici encore les béquilles, les bâtons, les ex-votos suspendus aux murailles de la chapelle attestent qu'on n'est pas venu en vain demander grâces et faveurs à la Madone. Il y a quelque cinquante ans la chapelle fut profanée, l'autel saccagé par un impie en état d'ivresse. Le châtiment ne se fit pas attendre ; bientôt le malheureux est couvert d'une lèpre hideuse. Il reconnaît son crime et, demandant sa guérison à Celle

¹ Les faits de ce récit ne sont donnés que comme légende, s'appuyant seulement sur les souvenirs populaires ; aussi les expressions miracle, guérison miraculeuse, ne sont pas des affirmations dans le sens absolu.

qu'il avait outragée, il promet de faire amende honorable publiquement, de reconstruire la chapelle, de réparer tous les dégâts.

N. D. de Montégoutte octroya généreusement le pardon et la guérison à cette homme repentant qui tint lui-même ses promesses.

Jadis le pèlerinage de Montégoutte était très en vogue. Au jour de la fête de l'Ascension, qui était peut-être l'anniversaire du fait miraculeux, le curé de la paroisse y chantait, devant les pèlerins assemblés, un office public. Mais, hélas ! aujourd'hui le pèlerinage n'existe plus ; les réjouissances que cette fête champêtre amenait nécessairement devinrent des désordres scandaleux, si bien qu'en ce lieu si charmant, si favorisé de Montégoutte, le diable trouvait mieux son compte que le Bon Dieu. Aussi l'autorité ecclésiastique fut-elle obligée d'interdire le pèlerinage et de fermer la chapelle au culte public.

L'interdiction n'est pas près d'être levée... aussi, n'est-ce pas lorsque la foule envahira cette forêt, que je vous mènerai à Montégoutte. Mais si vous voulez goûter tout le charme de cette promenade si pittoresque, tout le parfum de ces souvenirs, allez-y quand le bois est solitaire, vous pourrez répandre devant la chapelle votre discrète prière, et vous rafraîchir à la goutte miraculeuse.

Et pour compléter cette petite excursion, vous reviendrez par l'autre versant de la montagne qui s'incline en pente plus allongée vers Saint-Léonard. Le paysage ici, toujours charmant, a complètement changé d'aspect. Vous descendez un chemin en pente molle, vous traversez des torrenticules émis par les mille sources de la montagne. Voici le ruisseau de la Bellegoutte qui arrose le village homonyme. Oui vraiment, elle est bien belle cette goutte, dans sa fuite

rapide, bien fraîche cette petite rivière au chaste cristal, à l'écume opaline, et bien doucement elle chante !

Voilà le ruisseau de Benifosse, plus saccadé, plus bavard ; voici encore d'autres nants¹ et torrents qui s'élancent en plongeons jusqu'à ce que tous se réunissent dans la plaine de Contramoulin pour aller plus loin grossir la Meurthe.

Le chemin de fer qui d'ici vous conduira dans toutes les directions terminera votre promenade et de la légende vous relancera dans la réalité.

¹ NDLC : Nant (du gaulois nanto-, cf. gallois nant, vallée) en Savoie et en Suisse désigne un ruisseau ou un torrent dans un vallon encaissé, ailleurs le terme est figé dans la toponymie ou l'hydronymie. (Wikipédia)

IV

PÂQUES
Anciennes Coutumes

Sonnez, sonnez, cloches de mon villages !

Voici le jour qu'a fait le Seigneur ! Voici Pâques, la fête des fêtes, le roi des jours, aussi élevé, dit Saint-Grégoire en son poétique langage, aussi élevé au-dessus des autres jours que le soleil s'élève au-dessus des étoiles ; Pâque, le Dimanche de la joie, de l'allégresse universelle ! Réjouissons-nous donc tous et mettons nos cœurs en diapason de la pieuse liesse de la Résurrection. Entendez -vous comme elles sonnent gaîment dans le tiède ciel du printemps, les cloches de Pâques, comme il tinte joyeux le carillon pascal ? Oui, sonnez, sonnez à toutes volées, cloches des alléluia, chantez la fête chrétienne, la résurrection du Sauveur, chantez les âmes régénérées, et redites-nous les antiques joies de Pâques !

Cette fête, en effet, la plus solennelle ne va pas sans son cortège de manifestations, de coutumes de jeux populaires.

Jadis on célébrait la nuit de Pâques par de splendides illuminations ; le premier empereur chrétien fit illuminer, paraît-il, d'une façon merveilleuse, la ville de Rome, pendant la nuit de Pâques. Les premiers chrétiens, eux, dès la prime aurore du saint jour, accouraient à l'église, et après avoir prié et communiqué, se saluaient et s'embrassaient en disant : « Le Seigneur est sorti du tombeau ! »

Ce salut chrétien qui est en même temps un acte de foi s'est conservé chez les Orthodoxes Aujourd'hui encore en Russie, il est d'usage que les personnes qui se rencontrent le jour de Pâques se saluent par ces paroles

« Le Christ est ressuscité ! » a quoi l'on répond « Oui, vraiment il est ressuscité ! » Et à ce propos on rapporte le fait suivant : Un matin de Pâques, l'empereur Nicolas 1^{er} sortant de ses appartements va droit au factionnaire qui veillait à la porte du palais impérial, il le salue en lui disant « Frère, le Christ est ressuscité ! » Le soldat ne répond pas. L'empereur répète « Frère, le Christ est ressuscité ! » même mutisme de la part du soldat. Une troisième fois l'empereur reprend, haussant la voix « Frère, je te dis que le Christ est ressuscité » – « Non reprend alors le factionnaire, non, il n'est pas ressuscité ! » Survient un officier qui immédiatement avertit Nicolas que ce soldat est juif. L'empereur réprime sa colère, mais aussitôt il donne l'ordre que dorénavant on ne mît plus de juif pour garder sa porte ! »

Les évêques des premiers siècles avaient coutume, au jour de Pâques, de s'envoyer la sainte Eucharistie, en guise d'eulogie¹.

Mais parmi les antiques coutumes de Pâques, une des plus belles était l'ouverture des prisons, la délivrance des condamnés, notamment de ceux qui étaient retenus pour dettes.

Les moines et les chanoines du moyen-âge, avaient la coutume de manger le jour de Pâques, un agneau rôti, souvenirs de l'agneau pascal, ou encore des petits-pâtés, faits de chair d'agneaux. Le peuple traduisait sa joie par des rondes et des danses appelées *bergerettes*.

Pâques, comme le Nouvel-an, était aussi le jour des cadeaux ; c'était même le jour spécial choisi par les paroissiens pour faire leurs offrandes au curé. Cela se pratiquait principalement dans nos Vosges et dans toute la Lorraine. Dans un règlement des droits

1 NDLC : Eulogie (nom féminin) vient du grec, *εὐλογία* (louange, éloge). Le sens du mot grec est de *parler en bien* de quelqu'un. (Wikipédia)

curiaux des paroisses du Val-d'Ajol et de Fougerolles de 1572, il est stipulé que chaque paroissien, maître de maison, et tenu d'offrir au pasteur le jour de Pâques un pain sur lequel était placé un denier et une fuscicule¹ de chandelles de cire.

Dans une certaine paroisse des Vosges il est d'usage aujourd'hui encore de ne pas couper le pain béni du jour de Pâques. Ce jour-là, le pain est uniquement pour le curé. Celui-ci cependant doit à son tour l'offrir à une famille qu'il choisit dans la paroisse et le porter lui-même dans cette maison, en disant « Je vous donne le pain béni de Pâques, comme gage de mon estime, comme gage de bonheur pour vous et vos enfants ! »

Mais reprenons les coutumes d'antan ; autrefois donc, on avait l'habitude encore dans les villages des montagnes vosgiennes, de faire voguer, la veille de Pâques, sur les ruisseaux, de nombreuses chandelles allumées sur de légères planches et les enfants devant cette illumination aquatique répétaient des couplets tels que celui ci :

Les champs golot,
Les tours relot,
Pâques revient,
C'est un grand bien
Pour les chats et pour les chiens
Et les gens tout aussi bien.

Ce que signifie « Les champs coulent, les tours à filer sont remisés, le carême est fini avec Pâques, gens et bêtes sont heureux de manger de la viande. »

On chantait encore aux environs de Remiremont

Les lourres nayot,
Les champs gotot,
Païque revié

1 NDLC : ?

Sot in grand bé
Pour les geo et les chié.

Les loures sont finies, noyées, les champs gouttent de la fonte des neiges, Pâques revient qui fera un grand bien aux gens et aux chiens.

À Saint-Dié, les enfants de chœur de l'ancienne maîtrise fêtaient le retour de *l'alléluia* qu'ils avaient enterré en si grande pompe la veille de la Septuagésime !

Mais la plus ancienne, la plus populaire, la plus universelle, la plus durable des coutumes pascales est celle des œufs de Pâques.

L'usage des œufs, comme celui de la chair, était autrefois défendu en Carême ; aussi le jour de Pâques, nous dit M. F. Nicolay¹ : « S'empressait-on d'en aller faire bénir une provision pour en manger en famille et en distribuer comme cadeau aux voisins et aux amis. »

Et il ajoute « que les œufs, objets fréquents des redevances féodales, étaient très souvent stipulés livrables au jour de Pâques, particularité qui généralisa et développa l'usage. »

Dans son Dictionnaire des antiquités, l'abbé Martigny donne aux œufs de Pâques une autre origine non moins chrétienne et plus symbolique. « L'œuf, dit-il, était regardé comme un symbole de régénération, et en particulier de la résurrection des corps. De là le pieux usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours de manger l'œuf bénit avant toute autre nourriture le jour de la pâque de la résurrection appelée aussi pour le même motif pâque de l'œuf. »

Jadis existait dans les villes et les campagnes la procession et la quête des œufs et aujourd'hui encore nombreux sont les villages vosgiens où cette quête des

1 Histoire des croyances, tome 11, p. 58.

œufs subsiste. N'avez -vous jamais rencontré ces théories de gamins, le matin de Pâques, allant de maison en maison, avec de grands paniers, quêter leurs œufs de Pâques ? C'est la récompense qui leur est due car, pendant l'absence des cloches parties pour Rome depuis le *gloria* du Jeudi-Saint jusqu'à celui du Samedi Saint, ce sont eux, les gamins du village, qui ont *crécellé* pour annoncer midi et l'heure des offices !

On n'a commencé à colorer les œufs, nous apprend encore M. F. Nicolay, que sous le règne de Louis XIV, qui faisait présent à ses courtisans d'œufs coloriés. On conserve encore, paraît-il, parmi les curiosités de Versailles, deux œufs histories, peints par Lancret ou Vatteau !

Saint-Augustin considérait l'œuf comme un symbole d'espérance. Or quelle est l'espérance du chrétien sinon la résurrection finale ?

Oui, en cette fête de Pâques qu'a faite le Seigneur, réjouissons-nous, car l'espérance fondée sur le miracle de la résurrection couvre toutes les misères humaines et défie la mort elle-même qui est vaincue !

Sonnez donc à toutes volées, carillons de Pâques, chantez et redites-nous nos divines espérances !

L'HERMITAGE DU RUDLIN

Le Rudlin, jadis orthographié *Rupt-de-ling*, est un des sites privilégiés de nos Vosges ; c'est, pour ainsi dire, le point central où aboutissent les excursionnistes venant de Fraize, de Gérardmer, de l'Alsace. Aussi bien le paysage a tout l'attrait reposant d'une station estivale et en même temps tout le pittoresque fruste de la Vôge sauvage. En outre, pour appeler les touristes, il fait retentir, comme un bruit de réclame, sa légendaire et poétique cascade aussi belle de sa flore originale et de ses gemmes de cristal, que la sylve environnante l'est de sa verdure éternelle.

Aussi, les nombreuses et coquettes villas à demi voilées par les bosquets, les sentiers nouveaux qui escaladent les pentes les plus audacieuses, les poteaux qui étendent leurs bras indicateurs attestent visiblement le passage et le séjour des amis de nos montagnes.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui et seulement par les touristes modern-style que le Rudlin se voit apprécier. Voilà des siècles que les forêts y sont exploitées, que la Meurthe y active les scieries, que les pâturages nourrissent les vaches laitières. Les anciens seigneurs du pays avaient admirablement commencé la mise en œuvre des richesses du sol et l'exploitation de ces pentes sauvages par la fondation des marcaireries et la concession aux fermiers-boquillons du droit de parcours et d'ascensement.

La chapelle elle-même que vous voyez s'élever si coquette près de l'étang où elle semble se mirer et se perdre dans un ciel bleu, a eu beau moderniser son campanile aigu et son enduit rajeuni ; elle possède une évidente antiquité ; ce n'est pas une parvenue, elle a ses parchemins qui la rattachent au passé ; passé modeste, d'abord simple ermitage, poussé là comme tant

d'autres de nos montagnes, pour abriter un transfuge du monde, l'un de ces dégoûtés dont nous a parlé Jean Ruyr, un « ennuyé des pompes et des délices de la cour, ayant éprouvé par expérience que rien d'ici-bas ne nous peut rendre contents et allant servir Dieu au désert... dans le sein du mont de Vôge » C'est bien d'ailleurs ce que nous a conservé la tradition qui a donné à une ferme peu éloignée de cette chapelle le nom de l'ermitage et ce que nous raconte la légende rattachée à cette chapelle et à son ermitage.

Cette légende la voici.

Le Valtin et le Rudlin de temps immémorial appartenaient aux sires de Ribeaupierre, possesseurs de la moitié du ban de Fraize. Ces nobles seigneurs, amateurs passionnés de la chasse et des courses aventureuses en forêt ne se contentaient pas de poursuivre le gibier dans les forêts d'Alsace, aux alentours de leurs châteaux de Ribeauvillé. Volontiers ils venaient avec nombreuse suite de valets courir le cerf et le sanglier dans ces vastes propriétés qui formaient une des plus riches parties de leur domaines ; il chassaient dans les fourrés, les futaies de ces gigantesques sapinières ; et les échos de ces grands bois furent souvent réveillés par les sonneries du cor, les aboiements des meutes, les joyeux hallalis.

Or, à cette époque de la splendeur de la maison des *Rappolstein*, deux de ces nobles seigneurs, deux frères, Jean et Max de Ribeaupierre, étaient en chasse aux alentours du Valtin et du Rudlin. Jeunes tous deux, forts et vaillants, ils chevauchaient côte à côte, accompagnés d'autres gentilshommes et suivis du cortège des varlets¹ et des piqueurs. Ils venaient de poursuivre un marcassin et Max l'avait étendu de son épieu, lorsque un ours, rabattu par les gens de la suite, vient donner, tête baissée, dans les jambes de leurs

1 NDLC : :variante de l'ancien français *vaslet*, valet.

chevaux. Avec autant de hardiesse que de témérité, les deux jeunes gens, promptement sur pieds, attaquent l'animal qui se dresse et s'abat aussitôt, avec deux dagues fichées dans la gorge. C'étaient les poignards des agresseurs.

Mais qui des deux avait tué le fauve ? Quel était le coutelas qui avait pénétré le premier dans le corps de l'animal ?

L'entourage décernait les félicitations aux deux frères, mais Jean déjà quelque peu jaloux du succès de Max, l'auteur du premier exploit, réclamait pour lui seul l'honneur de l'occision de l'ours.

« N'est-ce pas moi, criait-il, qui ai porté le coup décisif ? Sans lui la bête courrait encore ; c'est moi qui l'ai frappé à mort, puisque le premier je l'ai saisie ! À moi donc le trophée ; je veux rapporter la dépouille suspendue à la selle de mon cheval. »

Son frère, lui, ne revendiquait que sa part dans la victoire commune ; mais cette part il la voulait et il l'aurait ! Querelle futile d'amour propre, mais peut-être y avait-il la galerie pour l'envenimer : si les gentes damoiselles du castel voisin n'étaient point là pour applaudir au triomphateur, elles l'attendaient au retour, prêtes à acclamer le porteur des dépouilles opimes !

Des paroles vives sont échangées, les amis s'interposent en vain ; la jalousie n'est pas seulement aveugle, elle est sourde.

Cette simple discussion de vanité alluma en une minute une querelle devant avoir de terribles conséquences. Emporté par sa fureur, Jean de Ribeupierre lève la main, frappe son frère au visage. Et comme si cet excès de colère lui eût fait voir, comme dans la subite lueur d'un éclair, l'infamie de

son acte, le malheureux se jette immédiatement aux pieds de l'insulté, sanglotant, criant merci.

On fait cercle autour d'eux ; l'angoisse étroit tous les cœurs, comme à l'approche d'un malheur inévitable. Tous les yeux sont fixés sur Max. Deux secondes – deux siècles ! – s'écoulaient dans cette attente. Enfin il ouvre la bouche pour dire :

« Jean, l'injure que tu me fais est cruelle. La jalousie est vile : elle ravale un homme et le fait déchoir. Mais le pire, c'est encore cette attitude humiliée qui ne m'atteint pas seulement en plein cœur, elle me frappe à la tête, dans l'orgueil sacré de la famille. C'est la première fois qu'on voit un Ribeaupierre ramper ! »

Un instant, il le regarda ainsi, pâle, la main crispée sur la garde de son épée, comme un justicier qui hésite. Mais bientôt il élevait les yeux en haut et on l'entendait murmurer :

« Non, je n'ajouterai point le crime à la honte. Je comprends que c'est l'affection et la douleur plutôt que la lâcheté qui te jettent à mes pieds... mais c'est déjà trop d'un Ribeaupierre humilié. Relève toi, Jean, je te pardonne ! Puisse le ciel te pardonner aussi !... Mais laissera-t-il sans expiation l'attentat d'un frère levant sa main sur son frère, le frappant en public, provoquant un malheur et l'un de ces malheurs qui font descendre la malédiction divine sur une race ? Mon Dieu, ayez pitié de nous ! »

Jean semblait anéanti. Il fallut que Max le relevât lui-même. Un instant après ils étaient dans les bras l'un de l'autre. Quand leur étreinte cessa, ils étaient seuls, la noble compagnie, rassurée sur l'issue de l'incident, se tenait discrètement à l'écart.

La chasse avait pris fin, mais non les sombres pressentiments qui persistaient. Les dernières paroles

de Max retentissaient à toutes les oreilles : « Laissera-t-il sans expiation l'attentat d'un frère levant sa main sur son frère ! » Et chacun des invités se retirait, fuyait ces lieux où semblait planer la colère de Dieu.

On a dit que le pressentiment nous vient d'en haut ; que cette voix mystérieuse est un avertissement divin. Nous ne savons, mais le pressentiment existe. Tous en étaient obsédés le soir de cette funeste journée, le coupable surtout. Il était pardonné, mais non rassuré, et ne put dormir.

Les deux frères ne vivaient pas sous le même toit ; l'un habitait le *Girsberg*, l'autre le *Saint-Ulrich*. Or, dès le lendemain du jour qui les vit rentrer en leurs châteaux, Jean de Ribeaupierre, toujours sous le coup du remords, voulut faire visite à son frère et lui renouveler ses regrets et ses protestations fraternelles.

Il arrive dans le parc du château de Saint-Ulrich juste à l'heure où Max de Ribeaupierre se livrait à son exercice favori et tirait de l'arc à travers les arbres. Max n'aperçoit pas son frère qui vient à lui et une flèche, comme dirigée par la main fatale du destin, vient atteindre le jeune homme.

Frappé en pleine poitrine, Jean pousse un cri, son frère accourt et le reçoit chancelant dans ses bras. Avant de lui fermer les yeux il lui demande pardon à son tour.

Jean pardonna de grand cœur à Max, mais Max, lui, ne se pardonna jamais d'avoir évoqué la justice divine trop légèrement. Cette justice immanente qui conduit les choses d'ici-bas, ne l'avait-il pas invoquée contre son frère ? – Cette pensée le poursuivait sans trêve ni merci, empoisonnait ses jours et troublait ses nuits ; on ne le voyait plus dans le monde et bientôt il disparut tout à fait.

Que devint-il ? D'après la tradition il se serait caché sous la bure d'un ermite pour vivre ignoré et pénitent dans la forêt, théâtre de leur querelle.

La tradition serait ici d'accord avec la nature humaine ; on sait l'attrait qui ramène toujours les coupables sur les lieux du crime.

Il revint donc en cet endroit, dit la légende, il y construisit l'ermitage de la chapelle, il y vécut, la figure vieillie par les larmes et changée par la longue barbe d'ermite. Personne ne soupçonna sa retraite, et lorsqu'après des années, on connut le refuge du solitaire, personne non plus ne soupçonna que le pauvre ermite était le noble seigneur Max de Ribeaupierre.

Son oratoire fut dédié par lui au patron de son malheureux frère : Saint Jean-Baptiste.

Le peuple est généreux ; ses hommages d'abord réservés exclusivement à saint Jean-Baptiste, finirent par s'adresser à saint Jean d'une façon plus générale, moins précise, attirant les pèlerins au Rudlin et à la Saint-Jean d'été et à la saint Jean d'hiver. Avec le temps la reconnaissance publique engloba dans un même culte saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste. Naturellement une statue ne suffisait plus et celle de l'Évangéliste vint faire pendant à celle du Précurseur.

Voilà bien la tradition prise sur le fait, brochant la fantaisie sur un fond de vérité, comme la nature fait pousser la mousse sur les vieux murs. Écartons la mousse et respectons les vieux murs !

Longtemps les deux statues firent bon ménage, et saint Jean-Baptiste n'était pas jaloux de saint Jean l'Évangéliste ; les pèlerins se trouvaient également bien de s'adresser à l'un ou à l'autre. Mais la statue de

l'apôtre fut détruite il y a quelques années et le saint Précurseur reste seul maître de la chapelle restaurée.

Nombreuses sont les faveurs octroyées par le saint Jean du Rudlin ; cependant les anthrax, clous, furoncles et autres misères sont plutôt de son ressort.

Il n'y a pas trop longtemps, paraît-il, certain esprit-fort, s'étant moqué de l'intervention du saint, se serait vu couvert de clous purulents dont il ne fut être délivré qu'après une prière faite devant la vieille statue, une amende honorable publique dans le sanctuaire.

Un autre jour, s'il faut en croire la tradition locale, un malheureux arrive à l'hermitage demandant à saint Jean la guérison d'un abcès douloureux et de clous qui lui affligeaient le corps. Suivant la coutume, sa prière dite à genoux sur le pavé, il veut appuyer sa requête par l'aumône traditionnelle, il explore toutes ses poches et n'y découvre qu'une piécette de trente sols. C'était à peu près toute la fortune du pauvre diable qui avait bien l'intention de donner quelque chose, mais pas tout !

Ne pouvant faire de la monnaie, il était seul et ne voulant pas encourir la défaveur du saint dont il avait si grand besoin, il la prie de lui faire crédit : « Bon saint Jean, lui dit-il familièrement, vous voyez que je n'ai que ce pauvre blanc ; impossible de changer pour vous faire ma petite offrande ; mais je reviendrai, foi d'honnête homme, et je vous payerai ma dette. »

Le saint était-il mal disposé, ou le miséreux trop prudent ? Toujours est-il que saint Jean resta sourd aux promesses comme aux prières de son client. Se défiait-il des promesses ? – Bien pauvre qui ne peut promettre dit le proverbe ! – Trouvait-il que sa foi ne brillait pas précisément par l'héroïsme et demandait à être renforcée ? C'est probable ; car dès le lendemain le

malheureux souffrait de nouvelles éruptions de furoncles et abcès.

Bientôt saint Jean-Baptiste le voit revenir, mais combien plus humble ! Dans sa détresse le malade trouve des cris si poignants, des supplications si touchantes que le cœur du bon Précurseur ne pourra y résister.

Et aux paroles il a joint les œuvres ; sa chère pièce de trente sols est dans le tronc ; il l'y a déposée sans hésitation, ne regrettant qu'une chose c'est qu'elle ne fût pas plus grosse. Ah ! s'il avait eu un gros écu, il l'eût donné tout de même !

Que pouvait-il de plus ? Il se releva guéri... et riche. La santé n'est-elle pas la fortune du pauvre ?

Avec la santé il travailla et regagna rapidement non seulement sa pièce de 30 sols, mais le vivre de chaque jour !

Une béquille encore suspendue aujourd'hui aux parvis de la chapelle est l'ex-voto d'un estropié guéri. D'après le témoignage de gens consciencieux, ce boiteux aurait été vu par des ouvriers entrer dans la chapelle avec sa béquille et en ressortir complètement guéri ! C'est tout ce qu'on sait.

Le moins qu'on en puisse inférer, c'est l'attestation de la foi et de la confiance populaire envers saint Jean du Rudlin. Au 24 juin, lorsque le curé du Valtin vient célébrer solennellement la messe dans la chapelle, une foule nombreuse accourt. Allez-y et vous serez édifiés de son attitude pleine de foi. Outre la fête de saint Jean, on y célèbre aussi la messe à l'un des trois jours des Rogations. Jadis on le faisait plus fréquemment encore, chaque fois même qu'un groupe suffisant de pèlerins le demandait.

Nous avons décrit en quelques mots la gracieuse chapelle dont le Rudlin est si légitimement fière ; on nous saura gré, peut-être, de dire comment s'opéra cette restauration ou plutôt cette transformation du pauvre petit édicule.

Elle remonte à 1862 et fut l'œuvre de la famille héritière de Madame Élisabeth-Thérèse Régnier de Cogney, veuve de Clinchamp, dont nous allons parler. Mais auparavant nous serions injuste de ne pas associer à cette restauration le nom de M. Silbercisen, administrateur des domaines du Valtin et du Rudlin.

Après avoir échappé à un accident qui lui survint, alors que, comme expert-juré, il tranchait un litige survenu dans une grande propriété forestière, il voulut en reconnaissance, prendre lui-même l'initiative de la reconstruction de la chapelle. Il y participa même de ses deniers, puisqu'il y consacra les honoraires de son expertise, plusieurs milliers de francs, il y participa surtout par son travail manuel et intellectuel. C'est lui en effet qui fut, de ce sanctuaire rajeuni, l'architecte et l'entrepreneur, lui qui confectionna de ses propres mains l'autel, le tabernacle en écorces et en cônes de sapins.

Il eut même le bon goût de garder précieusement comme des reliques tout ce qu'il était possible d'utiliser dans l'antique mobilier de l'oratoire : un crucifix en cuivre massif, deux candélabres en bois peint, un lutrin, un porte missel, une pierre d'autel consacrée, les statues de saint Jean.

Trois statues et deux statuette en bois peuplaient l'ancien oratoire. Saint-Jean Baptiste et saint Jean l'Évangéliste y figuraient l'un et l'autre sous la forme de statue (0 m. 80) et de statuette (0 m. 30).

C'est la statue de saint Jean l'Évangéliste tombant de vétusté que par respect on crut bon de détruire.

La troisième statue représente un évêque, mitre en tête, crosse en main ; c'est Saint-Dié vraisemblablement, qui a laissé dans tout le pays des traces si persistantes de son passage !

La plupart de ces objets sont encore en usage.

Mais ce n'est pas tout ce qui reste de l'ancienne chapelle ; les fouilles pour les fondations ménageaient plus d'une surprise. Dans l'épaisseur d'un mur en démolition, on exhuma une vieille pierre sculptée, provenant sans doute du retable de l'autel primitif ; on y voit en demi-relief l'image de N S. en croix avec la sainte Vierge et saint Jean. Faut-il en induire qu'à l'origine l'ermite dédia plutôt son ermitage à saint Jean l'Évangéliste, ou n'y voir qu'un calvaire comme il s'en est trouvé dans beaucoup d'églises ? Aux archéologues de répondre. Ils peuvent étudier à leur aise ce bas-relief qu'on a encasté dans la muraille du chœur, derrière l'autel.

On exhuma en outre, dans ces travaux de nombreux ossements humains ; non seulement les ermites y avaient trouvé sépulture, mais aussi beaucoup d'autres personnes avaient sans doute demandé la faveur de reposer à l'ombre du sanctuaire vénéré. Peut-être encore seraient enterrés là les soldats tombés en luttant contre les Suédois ? On sait en effet que dans les environs du Valtin se livra jadis une fameuse bataille qui a donné à un finage des environs le nom de *Champ des Soudaires*.

Mais la principale découverte fut celle d'un squelette d'homme d'une stature quasi-colossale, tels qu'on se représente nos anciens preux et seigneurs aussi vigoureux de corps que valeureux de cœur.

Et comme ce squelette dormait justement sous la dalle du seuil de l'ancienne chapelle, on était en droit de l'attribuer à l'ermite fondateur de l'antique

ermitage. Dans son humilité il voulut évidemment être inhumé sous le seuil, afin d'être foulé aux pieds par toutes les générations à venir. De la part d'un Ribeaupierre qui porta si haut l'orgueil du nom, c'est héroïque. Aussi ces ossements, dont on s'arrachait quelques débris comme reliques, furent-ils pieusement recueillis, enfermés en un cercueil et déposés à nouveau sous une dalle du nouvel édicule, dans le couloir de gauche soutenant la tribune.

Cette découverte dont nous ne voulons pas exagérer la signification n'en confirme pas moins quelque peu la tradition et la légende, qui affirment la présence d'un ermite au Rudlin. Ajoutant son témoignage à celui de la *ferme de l'ermitage*, de la source appelée fontaine du moine, située dans la forêt, au-dessus de la tête de la chapelle, à la *Cirgoutte*, nous finirons par constituer un petit faisceau que l'historien ne doit point négliger.

Ces éléments ne suffisent-ils pas à nous représenter le solitaire, le transfuge du monde, vivant en son ermitage, inconnu, solitaire, soulageant les quelques manants [de cette] vallée sauvage, s'abreuvant à cette fontaine qui a gardé son nom et son souvenir ? Ne semble-t-il pas en réunissant, en coordonnant ainsi les traditions populaires, même les plus invraisemblables de prime-abord, que l'on fait revivre quelques traits de ce mystérieux passé si mêlé de légendes et de documents avérés ?

Combien il est regrettable que les archives de la primitive soient perdus. Sans doute elles ont été volées et jetées à tout vent, lors de la Révolution ; quelques fragments, des titres et manuscrits ont été retrouvés ; ils servaient de couverture à des livres d'écoliers !

En 1863, l'antique chapelle avait donc disparu pour faire place au nouveau sanctuaire. C'est la jolie chapelle du Rudlin avec son clocher renaissance,

flanqué de quatre clochetons, avec sa façade qui présente une jolie porte ogivale à meneaux et, encastrées dans la muraille, les armoiries des familles de Cogne et de Clinchamp accolées ; avec ses fenêtres et ses voûtes gothiques, avec son ornementation simple et rustique qui fait l'admiration des touristes et la joie des pèlerins.

Une si complète et si heureuse réfection devait avoir un couronnement digne d'elle et de la noble famille qui l'avait entreprise. Mgr Caverot¹ bénit la chapelle et la cloche qui chante toujours dans son beffroi. Cette cloche, don de M. Charles-Paul-Octave de Bazelaire de Lesseux a pour parrain M. Jean-Théodore Schumacher, gendre et successeur de M. Silbercisen et pour marraine Mme Stéphanie de Bazelaire de Rupprière, épouse de M. Dieudonné Fouilhouze.

La nouvelle chapelle fut dotée comme une église paroissiale. Le crucifix, les candélabres, les garnitures d'autel sont le don de M Bazin, mandataire et avoué de la famille de Clinchamp. Un magnifique calice est l'offrande de Mlle Thérèse de Bazelaire de Lesseux.

C'est naturellement la famille de Bazelaire de Lesseux qui a pris à sa charge l'entretien de la chapelle du Rudlin. Cet honneur et ce droit lui revenaient, comme descendant des anciens seigneurs du ban de Fraize qui possédaient le Valtin et le Rudlin.

Est-il en effet besoin de rappeler que le prince de Birkenfeld, un des derniers héritiers des Ribeaupierre, vendit aux seigneurs de Cogne, déjà maîtres de Taintrux et de Fraize en partie, ses propriétés au ban de Fraize, pour la somme de 240.000 livres tournois, à la fin du XVII^e siècle.

¹ NDLC : Louis-Marie-Joseph-Eusèbe Caverot, né le 26 mars 1806 à Joinville et mort le 23 janvier 1887 à Lyon, fut homme d'Église français, évêque de Saint-Dié de 1849 à 1876, puis archevêque de Lyon de 1876 à 1887 et cardinal à partir de 1877. (Wikipédia)

Au XVIII^e siècle la seigneurie de Taintrux et de Fraize était le partage de Élisabeth-Thérèse Régnier de Cogney. C'est par son mariage avec Messire J.-B. de Clinchamp, écuyer, chevalier de saint Louis, capitaine de dragons, qu'elle lui apporta en dot ce fief du ban de Fraize, pour la possession duquel il rendit « foy et hommage au roy ».

Le sire de Clinchamp mort sans postérité, ses biens reviennent aux quatre nièces de sa femme, décédée elle-même le 8 ventôse an VII.

De ces quatre nièces les deux premières Marie-Geneviève Régnier de Chonville épouse de Philippe Leroy de Seraucourt et Adelaïde Régnier de Chonville mariée à Charles-Thiébaud-Valentin d'Uriménil moururent sans lignée. Ce sont donc les deux dernières qui devinrent les héritières définitives de la famille de Clinchamp.

L'une, Joséphine Régnier de Chonville avait épousé Pierre-Maurice Collinet de la Salle dont un descendant légua par testament ses propriétés du ban de Fraize aux hospices de Nancy et de Pompey.

L'autre, Anne-Charlotte Régnier de Chonville avait épousé le comte Louis-Joseph de Bazelaire de Lesseux, seigneur du comté de Lesseux, de Lusse, etc., officier au régiment de Navarre, lieutenant des maréchaux de France à Saint-Dié.

C'était le fils de Florent-Joseph de Bazelaire de Lesseux, lieutenant général civil et criminel au siège de Saint-Dié, dont la famille, déjà reconnue d'ancienne noblesse au XV^e siècle, porte d'argent à 3 flèches de gueules posées en sautoir, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent, et, pour cimier, une flèche de gueules surmontée d'une étoile d'or.

Louis-Joseph de Bazelaire de Lesseux eut un fils qui est l'aïeul de Monsieur Octave de Bazelaire de

Lesseux et une fille qui est la mère de Madame la comtesse d'Olonne et de Monsieur Dieudonné Fouilhouze.

C'est donc à juste titre que la restauration de la chapelle du Rudlin fut entreprise par les héritiers de la famille de Clinchamp ; puisque c'est par droit d'héritage qu'ils sont devenus les propriétaires de leurs domaines du Valtin et du Rudlin. Ainsi, alliés, comme on vient de le voir, aux anciens seigneurs du ban de Fraize ; il y continuent après eux leurs pieuses et nobles traditions.

Aujourd'hui le Rudlin, quoique isolé, n'est plus sauvage. Il est fréquenté, vivant, avons-nous dit ; surtout depuis que ses nobles propriétaires y ont bâti un si joli cottage, caché sous les massifs ombreux des sapins, et facilité les voies d'accès. Si l'ancien seigneur, le comte Max de Ribeaupierre y vint chercher la solitude et l'oubli ; ses nouveaux seigneurs en ont saisi le charme si pénétrant ; et pour en savourer plus pleinement la haute poésie ils y ont voulu un pied-à-terre.

En été le Rudlin devient un grand parc, sillonné par les équipages en livrée : et si l'on n'y chasse plus l'ours et le grand cerf, on y poursuit encore le sanglier et le loup. Aussi quand les ombres des anciens preux viennent errer dans ces lieux qui virent l'existence d'une noble race, elles n'ont pas comme tant d'autres à pleurer sur des ruines ; mais peuvent se croire encore aux temps de la féodale splendeur de leur Maison.

LE DON DES LARMES

(Conte de Fées)

Parmi toutes les histoires qui défrayaient les veillées de la montagne, les contes de fées sont les plus intéressantes. Sous un dehors merveilleux et fantastique elles cachent toujours une philosophie symbolique pleine de bons sens, de charme et de poésie.

De là, le rôle joué par les fées dans l'imagination populaire.

Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs les fées de nos montagnes : ce sont de vieilles connaissances pour eux. Dans un gracieux et savant chapitre de ses *Miscellanées*, M. H. Bardy leur apprit jadis ce qu'étaient ces fées et elfes de la mythologie populaire, dont on peut faire remonter l'origine aux derniers temps de la religion druidique. Il nous cite la fée Morgane et Viviane et Mélusine et Titania, l'épouse du nain jaune Obéron. Il nous les montre dansant le soir, à la lumière de la lune sur les clairières des forêts désertes, ou tissant sur leur fuseau agile le fil brillant, rouge et or. Il nous parle surtout des fées du pays vosgien où la croyance à ces êtres fantastiques a laissé des souvenirs qui se traduisent soit par des lieux-dits soit par ces contes populaires¹.

Les contes de fées ont charmé notre imagination d'enfant. Les châteaux des fées ne sont-ils pas les premiers châteaux en Espagne de tous les bébés ? Le soir quand leurs grands yeux éveillés implorèrent une histoire, que leur conter, sinon une de ces légendes merveilleuses qui intéressent encore notre curiosité d'homme et de penseur ; car tout ce qui est beau et bon dans ce monde ne nous apparaît-il pas à travers un

¹ La Roche des fées sur l'Ormont et au dessus de Clefcy, etc.

idéal mystérieux qui se rapproche de celui des contes et des légendes ?

Si Peau-d'Ane m'était contée,
J'y prendrais un plaisir extrême...

a dit le poète. Il y en a encore beaucoup, parmi nous, à qui *Peau-d'Ane* ferait plaisir, et ceux dont l'esprit et le cœur n'ont pas été desséchés par les théories trop pratiques de ce siècle ne doivent pas être d'avis d'interdire le *merveilleux*.

C'est à ce titre que nous consignons le conte suivant ; car il est plein, dirait un vieil auteur, d'une « mirifique moelle ».

Plusieurs poètes alsaciens, tels que Bresch, G. Mühl etc. nous ont idéalisé les légendes des fées vosgiennes. Ils ont chanté successivement les nains bossus du Kerbholtz, les lutins qui habitent les marcaireries des Chaumes, les farfadets et les gnomes qui ont percé le tunnel de la Schlucht ; les fées qui se baignent dans le Fischbœdle et changent en perles les gouttelettes ruisselant de leur corps, etc.

Après eux il n'y a plus qu'à glaner ; mais vous allez voir qu'en glanant on ne perd pas son temps ; le champ est si riche !

D'ailleurs cette légende est inédite : elle appartient à la fois aux Vosges lorraines et à l'Alsace ; car elle met en scène les fées qui habitaient les pentes du Hohneck et place l'action dans un des châteaux de la vallée de Münster. Les fermiers de l'antique ferme de la Chaume de Montabey en sont les acteurs.

Je l'ai cueillie près des pâtres des environs de Metzeral et de Münster ; après l'avoir déjà entendue dans les fermes de nos montagnes, avec quelques variantes peut-être Mais le fond est le même ; j'ai unifié ces différentes versions en un seul récit que nous

appellerons la légende du don des larmes, dont la portée morale n'échappera à personne.

Est-ce une simple allégorie, ou la légende a-t-elle poussé sur un fait historique ? Nous l'ignorons, mais si ce n'est pas l'histoire d'une femme en particulier ; c'est bien l'histoire de la vie humaine qui peut être tissée de soie mais dont la trame est trop souvent de vil coton, cette pauvre vie où l'homme est condamné à ne goûter que la joie trempée dans les larmes !

C'est un article de foi pour nos montagnards qu'un enfant né un dimanche a le bonheur de voir les esprits. À qui sourirait l'enfant dans son sommeil, s'il ne voyait des esprits ?

Mais pour les enfants nés le dimanche, les fées n'attendent pas qu'ils sourient ; elles viennent assister à leur baptême.

Or un certain dimanche d'une année perdue dans les siècles passés, le fermier de Montabey se vit le père d'une petite fille. Cette enfant naissant un dimanche apportait à ses parents non seulement la joie de sa naissance mais encore la perspective du bonheur. « Que Dieu en soit loué, se dit l'heureux couple, notre fille verra les fées ; elles viendront à son baptême ! »

Quelques jours après dans la chapelle du Valtin l'heureuse enfant fut régénérée dans les eaux baptismales et le prêtre lui donna le gentil prénom de Odette.

À cette fête, en effet, apparurent les fées. Elles étaient trois, au retour de la cérémonie le cortège du baptême, composé du parrain, de la marraine qui portait l'enfant, des invités au banquet, les aperçut au-dessus du sentier de la ferme sous la forme de trois dames qui firent sensation. Il n'y avait pas encore de touristes alors, et les belles dames ne fréquentaient pas les Hautes-Vosges. Celles-ci venaient du Hohneck. On

sait que cette montagne était le séjour favori des fées aujourd'hui disparues.

La solitude de ce massif sauvage encore inaccessible aux vulgaires mortels en faisaient un lieu sacré, cher à ces êtres mystérieux. Les escarpements abrupts de la montagne, festonnée de gorges et de promontoires, recelaient leurs cellules enchantées ; et les sommets gazonnés de bruyères, où sans cesse gémit le vent, étaient le théâtre de leurs jeux et de leurs danses nocturnes.

Ces fées du Hohneck étaient presque toutes de bonnes fées. Suivant l'étymologie de leur nom : *fatum*, *destinée* ; elles n'usaient guère de leur magique pouvoir que pour souhaiter une heureuse destinée, que pour faire le bien aux montagnards avec lesquels elles entretenaient des rapports de voisinage. Il faut dire aussi qu'ils étaient, de leur côté, de braves gens, bons, simples, religieux, hospitaliers. Leurs mœurs se reflétaient dans les croyances ; et, à part l'époque tragique des sorciers, nos pères ne voyaient que du bienfaisant dans le préternaturel¹ merveilleux. Rien ne rassure contre les terreurs vagues comme une conscience tranquille !

Ce souvenir des fées du Hohneck est encore si vivace que la montagne voisine appelée par les Allemands *Kastelberg*, dominant les Chaumes de *Schmargut*, et de *Breitsuzen* ; a conservé chez nous le nom de Hautes-Fées.

Elles étaient nombreuses ces fées du Hohneck ; chacune d'elle répondait à un sentiment populaire, ou plutôt était l'expression animée d'une pensée dominant la vie humaine. Il y avait la fée de la richesse, la fée de la beauté, la fée de la joie, de la peine, la fée des larmes, etc. Ajoutons qu'elles avaient une reine ou mieux une suzeraine qui possédait sur toutes les autres

1 NDLC : situé en dehors des lois naturelles.

une primauté sur l'étendue de laquelle nous sommes mal fixés.

Si elles ne se trouvaient que trois au baptême de Odette de Montabey, l'heureuse prédestinée, née un dimanche, c'est que les fées ne vont que trois par trois ; et, quand on les invitait à une fête, elles y rappelaient toujours une trinité : les trois grâces évidemment.

Mais il est temps de vous présenter les trois fées qui venaient à la fête du baptême, chez le fermier de Montabey.

Voici d'abord la fée de la beauté ; et, pour parler comme un vieux manuscrit des Vosges, elle était « si moult gracieuse, avait un visage si playsant, qu'aucuns pensaient qu'elle fust un porte-aisle du Paradis de Dieu. » Bref, elle était ce que l'on dit communément, belle comme un ange, gracieuse comme un oiseau, c'est pour cela, sans doute, qu'on l'appelait la fée Aligère.

La seconde était la fée de la richesse, nommée Aurigère. Ses vêtements tissés d'or et d'argent, sa tête couronnée de perles diamantines qui faisaient ressortir l'éclat et la majesté de sa figure, le disaient assez haut.

La troisième était la fée des larmes. Ses yeux étaient vert-azurés, touchants, profonds, et continuellement une larme y brillait qui semblait une perle sertie dans un écrin de velours bleu. Ses vêtements étaient austère, dignes et sévères ; eh bien qu'elle n'eût ni la grâce de la première fée, ni la splendeur de la seconde, elle n'avait pas un attrait moins puissant ; et même à elle seule, elle paraissait plus belle, plus sympathique que les deux autres ensemble.

On l'appelait la fée *Turquoise*.

Suivons-les maintenant dans la maison du fermier où elles prennent part au joyeux banquet du baptême.

Avant de quitter la fête, s'approchant successivement du berceau où sommeillait la gente Odette, les trois fées lui font chacune un don.

De sa baguette magique la fée Aligère touche le front de l'enfant et lui dit : « Je suis la fée de la beauté, je t'octroie le don d'être belle comme moi et de charmer tous ceux qui t'approcheront. »

La fée Aurigère promet à son tour richesse et grandeur.

Le père et la mère et toute l'assistance sont en liesse. On dirait, qu'à la voix des fées, le voile de l'avenir vient de s'entrouvrir et laisse voir aux yeux émerveillés une châtelaine ravissante tenant sa cour au milieu des pages et des nobles damoiselles.

Le charme fut rompu par la troisième fée, la fée Turquoise, la mère des larmes ; chacun pâlit et trembla en l'entendant s'exprimer ainsi : « Et moi qui suis la fée triste, je te fais le *don des larmes* ! »

À quoi bon, en effet, être riche, être belle, si l'on doit pleurer ?

Le premier moment de stupeur passé, les parents ne purent retenir leurs reproches contre cette trouble-fête, cette fée de malheur : « Est-ce que son bonheur vous portait ombrage ? s'écrient-ils, pourquoi mettre votre fiel au fond de la coupe qu'elle doit vider un jour ? Si vous ne voulez rien lui donner, au moins ne volez pas les présents des autres !... qu'elle jouisse en paix des dons qu'on vient de lui prodiguer si gracieusement !... »

Le père s'était tu ; la mère continua d'un ton suppliant : « Ah ! si Odette doit connaître la pauvreté après l'opulence, et l'obscurité après la grandeur, non,

pitié pour elle et pour moi, qu'elle reste pauvre comme nous, c'est moins cruel ! Retirez plutôt vos présents que de leur donner un lendemain ! Mieux vaut ne pas connaître le bonheur que d'en porter un jour le deuil !... »

Le cri de la pauvre mère était si poignant que la fée reprit avec compassion :

« Vous pouvez refuser le don que je fais à votre fille, quant à moi je ne puis lui en octroyer d'autre. Cependant réfléchissez avant de m'opposer un refus. Le don des larmes est plus précieux que vous ne croyez. La larme soulage, elle féconde ; malheur au sol où ne jaillit pas de source et au cœur fermé comme le roc !... Je laisse votre fille avec son avenir de richesse et de beauté, puisse-t-il suffire à son bonheur ! »

Sur ce, les trois fées prennent congé. Les deux premières, après avoir encore, de leur baguette enchantée, touché le front de leur pupille, lui laissant comme gage de leur protection un long et gracieux sourire ; tandis que la fée Turquoise, dont on avait méprisé les faveurs, saluait tristement et se retirait sans tourner la tête.

Les parents demeurèrent sous cette impression. Leur joie était empoisonnée par un vague pressentiment : l'avenir de leur Odette leur apparaissait radieux à travers le sourire des deux premières fées ; mais le visage glacé de la troisième avait suffi à jeter un nuage dans leur ciel. Ce n'est pas impunément que l'on offense une fée ; une déesse est toujours femme et ne pardonne guère le dédain ! Pourquoi avoir refusé ses faveurs ?

Le mal était fait, était-il sans remède ? On se promit de le réparer à la première rencontre, mais la fée Turquoise ne revint plus.

Le temps efface tout ; il emporta bientôt ce souci sur ses ailes. Quelques années plus tard on n'y pensait plus. Odette en grandissant réalisait les belles et brillantes qualités dont l'avaient dotée ses mystérieuses marraines. Elle semblait ciselée de lumière et d'or. C'était bien la fleur de la montagne, nourrie de soleil et de grand air, épanouissant les roses de sa corolle sur une tige souple et gracieuse. Mais le souffle des fées avaient jeté là-dessus je ne sais quel reflet mystérieux, subtil comme le parfum du lys, capiteux comme l'arôme de la bruyère sauvage.

Elle avait le délicat profil des vierges antiques, la riche chevelure de sa marraine, l'œil profond de ceux qui ont contemplé l'infini et en ont gardé le rêve. Aussi avait-elle un port de reine qui trahissait la femme supérieure, même sous sa mise de montagnarde.

Bref, elle attirait tous les yeux, mais pas les cœurs ! Que lui manquait-il donc ? Ce qui manque à la fleur quand le ciel est d'airain et refuse la goutte de rosée.

Il lui manquait la divine beauté des larmes. L'œil a beau être profond, le regard magnétique, s'il reste toujours sec, il devient dur ; il est puissant, il peut subjuguier comme celui du serpent, il ne charme point. Il ne fait pas à l'âme l'une de ces blessures éternelles qui soumettent un cœur pour toujours. Il inspirera un caprice, pas un amour véritable.

Odette en fera bientôt l'épreuve.

On l'admirait comme on admire le modelé d'une statue de maître, on la convoitait comme l'on convoite une plante rare. Elle plaisait uniquement comme plaît la beauté plastique. La sensibilité lui semblait absente et son sourire même était froid. Jamais on ne la voyait émue, jamais on ne la voyait pleurer ; et pas même les innocentes larmes que versent les enfants, les larmes des premiers et éphémères chagrins, jamais on ne les

avait vues perler dans ses beaux yeux toujours brillants mais toujours secs comme un cristal au soleil !

Oh ! ce don des larmes, pourquoi l'avoir repoussé si légèrement ! La mère d'Odette se l'était reproché bien des fois ; elle eût donné dix de ses sourires pour une larme ; et pourtant Dieu sait s'ils étaient doux les sourires de cette adorable enfant !

Pour la mère ce n'était qu'une privation pour la fille ce devait être un martyre.

Mais n'anticipons point. Nous avons vu le premier horoscope se réaliser. La fée Aligère avait promis la beauté, elle avait tenu parole ; l'évidence dépassait tous les rêves.

La fée Aurigère ne sera pas moins royale pour doter sa pupille ; attendez qu'elle entre en scène et vous verrez si elle se laisse vaincre en générosité par sa compagne.

Pendant que ses parents arrosait le sillon de leurs sueurs, Odette menait paître sur les Chaumes les troupeaux de la ferme. Volontiers elle s'attardait dans ces solitudes où elle comptait autant d'amis qu'il y avait d'oiseaux chanteurs et de fleurs alpestres.

Un jour la gentille pastourelle avait conduit son troupeau sur le versant de la montagne qui domine Münster et s'était arrêtée longtemps à la lisière d'une immense forêt de sapins. Tout à coup elle entendit une sonnerie de cor et bientôt vit paraître dans la futaie une belle troupe de cavaliers. C'était le comte Gontram de Girsberg qui était en chasse à la tête de ses gens, véritable armée de piqueurs et de varlets.

Gontram était le fils du haut et rude sire de Girsberg dont le château, au pied du Staufen, dominait le val de Saint-Grégoire.

Longtemps les Girsberg furent la terreur de toute la vallée sur laquelle ils s'abattaient en vrais vautours, faisant leur proie des fiefs de leurs voisins et des terres abbatiales et municipales. Aussi étaient-ils en guerre continuelle avec les seigneurs alsaciens qui finirent par les vaincre et déconfire. Leur manoir fut détruit et leur race transplantée, dans l'un des trois châteaux de Ribeauvillé qui a pris et conservé leur nom.

Mais à l'époque de notre récit la maison de Girsberg était vraiment prospère. Nombreux vassaux suivaient sa bannière. Aussi Gontram et son père se voyaient-ils encore bien redoutés parmi les hauts barons de l'Alsace pour leur audace, leur intrépidité et aussi peut-être pour leur rapacité héréditaire. Chez eux le luxe égalait l'orgueil et la puissance.

Depuis peu de temps Gontram avait perdu son père ; il venait de recevoir l'investiture de sa haute baronnie. Fils unique, héritier du fier donjon et de ses immenses dépendances, il s'annonçait comme le digne continuateur d'une longue lignée. Accompli en toutes choses, à la hardiesse téméraire de ses ancêtres, ces hommes de fer qui ne prétendaient relever que de Dieu et de leur épée, il joignait la noblesse des sentiments, la grâce des manières, ce tact, cette élévation qui formaient le code de la chevalerie et qu'il avait puisés à bonne source, ayant été page à la cour du roi de France. Au contact de cette chevalerie française si noble, si fière, si enthousiaste du beau et du grand, l'orgueil farouche des vieux burgraves ses ancêtres, s'était transformé chez le jeune comte en fierté intransigeante et chatouilleuse.

Gontram était donc un gentilhomme de renommée de race, d'esprit et de mine, et comme son cœur s'était affiné il rêvait un idéal de grâce de beauté, pour devenir sa compagne. Quelle serait donc la future châtelaine de Girsberg ?

Ce devait être Odette de Montabey !

Si le jeune comte Gontram se trouvait en chasse dans les forêts de la Schlucht, s'il s'était attardé avec ses gens sur les chaumes du Hohneck, ce n'était pas l'effet du hasard. D'abord rien ne se fait par hasard en ce monde ; et puis nous savons que les fées veillaient sur les destinées d'Odette. Et c'étaient les fées, en effet, qui par une inspiration mystérieuse avaient amené là le jeune gentilhomme pour qu'il y rencontrât la beauté de leur protégée.

Le coup fut décisif, le noble chasseur ne put cacher son trouble à la vue de cette jeune pastourelle entrevue dans ce cadre champêtre. Il déclara que « oncques n'avait rencontré pareil visage plus majestueux, plus joli ès castels et moustiers voisins, voire même à la cour du roi de France. »

Après s'être enquis du nom de la si gente personne ; et, comme s'il se fût adressé à une fille de prince il lui dit tout bonnement en français qu'il parlait ainsi que tout chevalier bien éduqué : « Damoiselle Odette, m'avez navré et féru d'une profonde blessure en mon âme, vous serez ma Dame, s'il vous plaît, jusqu'à la fin de notre vie en ce siècle. »

– « Beau Sire, reprit ingénument la jeune fille, qui parlait elle-même comme une vraie damoiselle ; je suis ébahie et reconnaissante, et si mon père, le fermier de Montabey veut bien m'octroyer à votre seigneurie je vous suivrai en votre syraulté, pour être votre fidèle servante. »

Le jeune seigneur se fit mener avec toute sa suite à la ferme de Montabey, et, solennellement il adressa à ces paysans requête et prière pour épouser en justes noces leur fille Odette, cet astre de jeunesse et de beauté ; méritant pour sa distinction, noblesse et puissance.

– « Ainsi-soit-il, répondirent les heureux parents qui voyaient ainsi pour leur fille, se réaliser le don de la deuxième fée : la richesse, la grandeur !

Et, charmé et heureux, le sire Gontram de Girsberg mena en son manoir Odette de Montabey ; l'épousa et la fit reconnaître Dame souveraine de toute sa châellenie.

L'éclat de la beauté, la splendeur de la richesse, n'est-ce pas tout pour le monde extérieur et superficiel ? Rien n'échappe à leur empire ici-bas !

Avec cette double auréole, instantanément, Odette fut reine à la cour seigneuriale du château de Girsberg. De prime-abord sa beauté magique saisissait et lui donnait l'air d'une déesse laissant sur son passage un charme mystérieux et surhumain.

Cette beauté avait elle-même comme la baguette féérique qui l'avait communiquée le don de subjuguier. Rien donc d'étonnant que, après le jeune et bouillant Gontram, chacun au château subît si promptement et si spontanément ce charme magnétique et transcendant.

Tout alla bien tant que dura le philtre ; mais il devait s'évanouir.

Pourquoi au baptême de l'heureuse Odette les fées étaient-elles venues, au nombre de trois ? – les fées à elles trois se complétaient comme les couleurs de l'arc-en-ciel : impossible de les isoler sans les neutraliser.

Le malheur d'Odette fut d'avoir refusé le troisième don ; celui des larmes dont l'absence frappait d'impuissance les deux premiers.

Elle allait même les perdre ces deux premiers dons de beauté et de richesse, dans une lutte engagée avec ses ennemis car elle en eut bientôt, les succès nous en suscitent toujours.

Elle allait apprendre à ses dépens, la belle châtelaine, que le bonheur n'est pas de ce monde, parce que ici-bas il se heurte forcément à un triple écueil ; la lassitude, la déception, la jalousie.

Lequel allait faire sombrer sa barque ? Mais tous les trois devaient s'unir contre elle.

La lassitude d'abord. Elle vient vite la satiété de la beauté plastique, quand celle-ci n'est pas un reflet de la beauté morale ou quand elle n'est pas animée, idéalisée par la sensibilité. On se lasse d'admirer même les plus belles choses ; et, habitué à cette beauté enchanteresse de son épouse, le sire Gontram finit par se blaser.

Nature ardente dont l'éducation avait affiné les aspirations mais non dompté la fougue, il avait les passions trop vives et le cœur trop chaud pour faire un contemplatif. Aussi, le premier enthousiasme passé, le charme fut rompu. Vint un jour où le jeune comte fut repris de la passion de la chasse. Les liens qui le rivaient naguère au foyer n'étaient plus si forts. Et cependant la comtesse n'avait pas changé au contraire, le bouton de rose s'épanouissait maintenant dans toute sa splendeur ; mais dégageait toujours le même parfum.

C'était la forme impeccable d'une camée antique ; et Gontram eut préféré qu'elle ne fût pas taillée dans le marbre de Paros, mais plutôt faite d'une argile vivante qu'eût modelée chaque nuance d'idée et de sentiment ; perpétuel rajeunissement, subtils contrastes, qui, en la laissant la même l'eussent transfigurée sous l'influence de l'émotion.

Il avait épousé une déesse, combien il eût mieux aimé une mortelle qui eût un cœur de femme avec toutes ses qualités, même ses défauts.

Son admiration s'arrêtait donc et se figeait pour ainsi dire dans la glace, son affection semblait ne point

pénétrer l'âme de cette statue et il éprouvait une sensation vague dont il ne se rendait pas compte mais à laquelle il obéissait en cherchant des distractions violentes à travers la montagne.

Il subit cette transformation inconsciemment. Ainsi le premier ennemi d'Odette fut son mari ; du moins sa première souffrance vint de lui. Elle chercha tout d'abord à se faire illusion : ce n'était qu'un nuage dans son ciel, il passerait et de beaux jours lui raient encore pour elle. Elle se trompait, la froideur alla s'accroissant et devint de l'indifférence. Avec cette intuition du cœur qui est le don de la femme, la pauvre Odette le comprit bientôt et sentit le désespoir monter, monter dans son âme et tout submerger.

Seule, retirée en ses appartements, elle restait là, l'œil perdu dans le vide et toujours sec ; songeant au bonheur passé, maudissant le hasard qui l'avait mise sur le passage du comte de Girsberg, maudissant les fées et leurs dons, maudissant même ses parents qui l'avaient privée de la seule consolation qui reste aux malheureux ; car son cœur était plein et ne pouvait se décharger. Elle étouffait faute d'une larme, cette douce consolatrice de l'âme qui vient toujours à notre secours, lorsque nous éprouvons les pénibles atteintes de la pitié ou de chagrin !

Et ce lui fut de la sorte la plus cruelle des déceptions de voir qu'au milieu de la richesse, avec la beauté, on pouvait connaître le chagrin.

Si encore elle avait pu épancher sa peine dans le sein de sa mère ; mais le métayer de Montabey était resté un simple manant auquel l'accès du château était interdit. Les pauvres parents jouissaient de loin des hommages rendus à leur fille qu'ils croyaient heureuse, tandis qu'ils se contentaient d'être confondus dans la foule populaire.

La tristesse la minait, les larmes bouillonnaient dans son cœur jusqu'à la faire éclater, comme une machine qu'on a oublié de doter d'une soupape de sûreté. Elle avait le sentiment de son impuissance elle appréhendait l'explosion de cette pauvre machine humaine qui servait d'enveloppe à son âme que le chagrin détraque, quand il ne l'a tue pas.

Il tue plutôt l'homme, la femme il la vieillit. Odette en fit l'expérience. Malgré tous ses efforts son sourire n'était plus spontané ni son regard radieux leur empire déclinait rapidement. La tristesse, l'abattement trop visibles sur son magnifique visage, en dépréciaient la beauté, en raison directe de la peine qui grandissait intérieurement.

Ce changement dont il suivait les traces et les ravages exaspérait Gontram de Girsberg, et le remords le prenait, d'avoir cédé à un sentiment trop prompt, trop puéril. Il n'était pas homme à supporter longtemps le masque du bonheur. On l'aida encore à rompre avec une situation aussi pénible ; car la jalousie veillait !

La jalousie est la première ennemie du bonheur.

Il se produit toujours dans ces cas des caprices des grands, que la jeune fille transplantée, par une mésalliance qui l'élève, en un monde qui n'est pas le sien, se heurte aux dédains des grandes dames qui ne lui pardonnent pas de leur avoir été préférée : l'amour propre de la femme est doublé de l'orgueil de la caste.

C'est ce qui arriva pour Odette de Montabey : les hommages rendus à la paysanne métamorphosée en comtesse, semblaient un vol fait aux autres dames, femmes de la noblesse. De là une rivalité féroce qui ne désarmera pas.

Le changement opéré dans le cœur du Maître ; la tristesse, la prochaine déchéance de la nouvelle

châtelaine n'échappèrent pas à cette jalousie des dames du château et des manoirs voisins. Et ces sentiments, on sut les exploiter à titre de vengeance ou plutôt de revanche.

Avec une unanimité touchante, on rappelait la générosité du noble seigneur qui avait daigné abaisser son regard sur une pauvre fille, mettant la richesse du cœur au dessus de tout l'or du monde. Car ce n'était pas le visage seul qui l'eût séduit disait-on, et on le plaignait hautement, de voir sa tendresse si mal récompensée !

Eh ! la compassion féline s'étendait même à la pauvre Odette. Ce n'était pas sa faute, la pauvre ! si elle manquait de tact, de délicatesse ! Elle le devait à son humble origine ! Mais enfin, c'était un malheur que de sortir de si bas ! On rendait hommage à sa beauté, rare, savoureuse, éclatante comme les fleurs de la montagne, qui charment tout de suite, mais qui perdent leur éclat, si on les transpose hors de leur cadre sauvage !

À l'occasion d'une de ces fêtes qui se donnaient si fréquemment et si brillamment au Moyen-âge, entre les gentilshommes d'une même province, réunis en un château, la colère et la douleur du comte Gontram éclatèrent et s'étalèrent si publiquement que la pauvre Odette ne put se faire d'illusion ; elle était finie !

Ostensiblement s'était manifesté le dédain du comte pour sa femme et son remords de l'avoir introduite inconsidérément au noble castel de ses pères. Toute la noblesse réunie n'avait pas donné des marques moins ostensibles de sa satisfaction. Les rires étouffés, les compliments à rebours semblaient pleuvoir sur l'infortunée Dame de Girsberg. Et parmi l'assistance féminine, chacune soulignait à sa manière les preuves de lassitude échappées au Maître désabusé.

Rien ne se voilait pour Odette des menées de ses rivales. N'ayant pas grandi dans cette atmosphère des salons, elle n'avait pas l'art de composer son maintien, de faire contre fortune bon cœur ; aussi la tristesse se trahissait-elle dans ses traits abattus et son regard atone.

Elle eut cette mortification d'exciter la pitié.

Et c'est cette pitié qui fit éclater la colère de son époux. Il eût supporté les sourires de la galerie, non la pitié, surtout la pitié des femmes.

Et devant cet affront, d'un regard il foudroie la malheureuse, la cingle d'un mot cruel et se retire bruyamment, l'abandonnant à la commisération publique.

Quelques instants plus tard le vide s'était fait dans les salons déserts. Chacun ayant hâte de fuir ces lieux naguère si joyeux.

Pour la châtelaine, seule dans ses appartements ; elle appelle la mort, car la vie lui est odieuse : il est des affronts auxquels un noble cœur ne peut survivre ! Sa poitrine se soulève, prête à éclater. Elle appelle de nouveau et en vain les larmes qui ne viennent pas. Alors, désespérée, folle de douleur, elle a résolu de terminer son malheur en mettant fin à ses jours.

On est au milieu de la nuit. Le lendemain ne se lèvera pas sur sa honte ; non, la lumière du soleil n'éclairera point sa déchéance. Elle se lève et sort du château par la poterne. Où va-t-elle, la pauvre Odette ? Elle n'en sait rien. Elle court à travers la montagne et la voilà aux bords de l'étang du Fischbœdle, sur les escarpements qui dominant le lac, comme des aiguilles de granit.

Elle découvre à ses pieds l'eau azurée où se réfléchissent les étoiles et le ciel bleu ; l'eau qui

l'appelle, qui l'attire, où elle noiera son existence et ses malheurs !

Mais voilà que du fond même de l'onde paludéenne, surgit une lumière vaporeuse qui prend une forme. Une femme jeune, belle comme la nuit, triste comme le chagrin, se dresse devant elle et dit : « Odette, il vous reste au monde une amie ! Ne devinez-vous pas en moi la fée Turquoise qui assista à votre baptême ? Le don des larmes que vos parents ont refusé pour vous, vous eût épargné bien des humiliations et une partie des souffrances dont vous venez de faire la cruelle expérience. La beauté, la grandeur, la gloire fatalement excitent la jalousie, et la jalousie fait souffrir l'âme qu'elle atteint et celle qu'elle poursuit. Même avec les dons de mes deux compagnes, vous ne pouviez trouver ici-bas un bonheur sans mélange : il n'existe que là-haut ! Non, personne n'échappe à la peine ; c'est pour cela que les larmes sont nécessaires et bienfaisantes. Votre malheur vient moins encore de la malice des hommes que de votre insensibilité. Si vous aviez pu pleurer, votre cœur était soulagé, votre âme rassérénée rayonnait sur votre figure ; votre regard humide et touchant acquérait une puissance de plus. Votre mari n'eût pas douté de votre tendresse ; et les nuages de votre ciel n'eussent jamais recelé la foudre qui vient de vous écraser.

« Mais il ne sera pas dit qu'une enfant née le dimanche, qu'une enfant dont la naissance a été bénie par les fées sera malheureuse. J'ai retiré le don des larmes, non pas pour vous faire souffrir toute votre vie, mais pour que vous fassiez l'expérience de sa nécessité. Ce don des larmes, je vous l'octroie de nouveau aujourd'hui, puisque vous le désirez et que vous n'avez pas approuvé le refus prématuré et excusable de vos père et mère ! »

Et la fée disparut après avoir touché de sa baguette magique les deux yeux d'Odette.

Celle-ci reprit le chemin du château. De douces larmes coulaient lentement sur son visage. Le bonheur n'était pas revenu, mais elle était soulagée ; les larmes enlèvent à la souffrance tant d'amertume, qu'elle bénissait la bonne fée de son don.

Les étoiles commençaient à pâlir dans le jour crépusculaire, comme elle regagnait le château, sans que sa fuite ait été remarquée. Une fois dans ses appartements, quelle ne fut pas la surprise d'Odette de voir, à la clarté de l'aurore qui entrait par l'ogive du vitrail, un ruissellement de perles sur ses vêtements. Serait-ce un jeu de la lumière dans ces larmes, comme dans les gouttes de rosée suspendues aux brins d'herbe du matin ? Mais non, ses larmes n'ont pas seulement l'éclat des rubis, des émeraudes, des turquoises, elles en ont la consistance. Elles se changent en véritables perles. Et durant trois jours les yeux d'Odette de Montabey distillèrent de fines pierres précieuses : la source en paraissait intarissable.

Au soir du troisième jour, elle reçut la visite de la fée des larmes. C'était bien ce noble et pâle visage de l'apparition du *Fischbaedle* ; mais un sourire mélancolique avait remplacé sa gravité troublante. La fée accueillit volontiers les démonstrations de la gratitude de la jeune femme, heureuse de revivre et de pleurer.

« C'est bon de pleurer, s'écriait Odette, oh que les larmes sont douces ! »

– « Et précieuses, reprenait la fée. Avec ce don des larmes vous allez retrouver les dons des deux autres fées. Prenez ces perles et formez-en un collier à trois rangs. Demain matin portez ce collier à votre cou, il

fera reparaître votre beauté, et allez saluer votre époux que vous n'avez pas revu depuis trois jours ! »

La fée disparut de nouveau ; et, le lendemain matin, le collier à trois rangs de perles était fait. Odette s'en paraît et quittait ses appartements.

Elle rencontre son époux qui, depuis trois jours, était allé chercher dans la montagne les distractions de la chasse. Au moment où il reparaissait dans la cour, Odette s'avance et lui dit : « Monseigneur, point n'étais faite pour mener liesse et tournois, vous supplie m'octroyer licence de retourner près de mes bons parents. N'en serai moins votre humble servante et toujours prierai pour l'heur de votre seigneurie notre doux Sauveur et sa benoîte Mère ! »

Le comte en voyant sa femme fut de nouveau sous le charme, plus même qu'il ne l'avait été lors de leur première rencontre. Il retrouvait sa beauté relevée, comme par un rayon, un éclat mystérieux qui la surnaturalisait.

Oh ! pensa-t-il pourquoi l'ai-je regardée par les yeux des autres ? Pourquoi avoir prêté l'oreille aux insinuations malveillantes de la jalousie. « Et qui donc disait, s'écria-t-il, Odette ma mye, que vous étiez insensible, et sans grâce. Non, ne me quittez pas, vous êtes ma Dame et le serez toujours pour le bonheur et la joye de ma maison ! »

En son honneur il donna une nouvelle fête dont la comtesse de Girsberg fut vraiment la reine. Elle ne régnait plus seulement par la beauté, mais par le cœur, aussi son règne ne devait plus finir, car sa bonté désarma la jalousie.

La sensibilité qui lui était rendue avec les larmes était la preuve de cette bonté de cœur ; tant il est vrai de dire avec le poète : « Quand l'amitié ou l'amour éveillent notre sympathie, lorsque la sincérité devrait

éclater dans le regard, les lèvres peuvent tromper en creusant la fossette d'un sourire, mais la vraie preuve de l'émotion est une larme.

« Trop souvent un sourire n'est qu'une ruse de l'hypocrisie, pour masquer la haine ; je préfère un doux soupir, lorsque les yeux, expression de l'âme, sont un moment obscurcis par une larme ! »

SAINT NICOLAS

Patron de la Lorraine

Dans nos Vosges, comme dans toute la Lorraine, la fête de saint Nicolas est toujours aussi populaire, aussi gracieuse, aussi réjouissante ! Toujours elle fait le bonheur des enfants ! Depuis des semaines déjà, ils la voient surgir aux premiers jours de décembre : Voici la saint Nicolas ! Oh ! le grand, le beau jour, qui évoque, comme en une éblouissante féerie, toute une fantasmagorie de jouets, de gâteaux, de bonbons, toute une série de bonnes et douces choses !

Parlons donc un peu de saint Nicolas, puisque tout le monde l'aime et le fête. Car il n'est pas seulement le patron des enfants ; peut-être même, n'est-il pas un saint du Ciel qui ait autant de clientèle que saint Nicolas ! Sa protection est si puissante, si large, si efficace, qu'elle s'étend sur toutes sortes de personnes, de tout âge, de tout rang, de tout pays. C'est bien pour cela qu'on l'appelle le grand, le bon saint Nicolas !

La vie de Saint Nicolas est si féconde en prodiges merveilleux, les miracles qu'il a opérés, de son vivant et après sa mort, sont si éclatants, si variés qu'on s'explique facilement l'universalité de son culte.

S'il est le patron des enfants c'est que sa sainteté a éclaté dès sa plus tendre enfance : Denys le Chartreux prétend que Dieu lui donna l'usage de la raison dès sa naissance même, comme paraît l'indiquer le miracle qui eut lieu lorsque, pour le baptême, on le plongea dans un bassin d'eau. L'enfant se leva de lui-même sur ses pieds, et, durant deux heures, demeura les mains jointes les yeux au Ciel.

D'ailleurs sa naissance avait été annoncée par un messager céleste venu pour avertir ses parents de donner au fils qui devait leur naître, le nom de *Nicolas*. Nicolas signifie *Victoire du peuple*.

Ce qui le désigna surtout au patronage de l'enfance, c'est le miracle si fameux, si connu des trois enfants ressuscités. Toutes les statues de saint Nicolas, flanquées de trois enfants en un cuveau, rappellent ce miracle attesté par saint Bonaventure : « saint Nicolas, dit le Docteur séraphique, devenu évêque de Myre ressuscita deux jeunes écoliers de qualité qu'un hôtelier avare et cruel avait égorgés et découpés dans un saloir » D'autres disent que c'est trois enfants que saint Nicolas ressuscita, sur le chemin de Nicée, trois enfants qu'un maître d'hôtel avait égorgés et hachés pour vendre comme viande de boucherie.

« Ils étaient trois petits enfants,
Qui s'en allaient glaner aux champs ! »

chante la complainte naïve qui rapporte le fait. Saint Nicolas qui voyageait pour se rendre au concile de Nicée, entre dans l'hôtellerie de ce sanguinaire hôtelier. Par une intuition divine, il a connaissance du crime. Il s'approche du saloir où gisent les morceaux des cadavres de ces pauvres innocents. Aussitôt qu'il a posé les doigts sur les bords de la cuve, les trois enfants se lèvent ressuscités comme s'ils sortaient tout simplement d'un profond sommeil plein de rêves merveilleux.

« Le premier dit : « J'ai bien dormi !
Le second dit : « Et moi aussi !
Et le troisième : « O mes amis,
Je me croyais en Paradis ! »

Ces deux prodiges rapportés diversement par la tradition exploitent évidemment un thème unique.

Saint Nicolas est aussi le patron des marins et de tous ceux qui voyagent sur mer. Ce n'est pas sans raison, maintes fois, soit pendant sa vie, soit après sa mort, saint Nicolas a manifesté sa puissance sur les flots.

Avant d'être évêque de Myre, il s'était embarqué pour la Terre Sainte. Dans la traversée il prédit au pilote une horrible tempête que le démon devait soulever. Sa prédiction se vérifia bientôt : l'ouragan se déchaîna si furieusement que l'équipage faillit sombrer. Mais une prière de saint Nicolas suffit à mettre en fuite le diable qui secouait le navire, et apaiser la mer en furie.

Sur ce même vaisseau il rendit la vie à un jeune gabier tué en tombant du haut du mât de misaine.

Même de son vivant, la puissance de saint Nicolas, pour apaiser les tempêtes de l'Océan, était déjà si connue que, en une nuit affreuse, des matelots se trouvant sur le point de faire naufrage s'adressèrent à lui pour les tirer du danger. Immédiatement l'évêque de Myre se trouve sur leur vaisseau, au milieu d'eux : « Courage, leur dit-il, je viens à votre secours ! » Il prend lui-même le gouvernail et dirige la nef à demi brisée jusqu'au port de Myre où il disparut.

Adam de Saint-Victor ne manque pas de rapporter ce prodige dans la belle séquence qu'il composa en l'honneur de saint Nicolas, et que l'on chantait dans les offices du Moyen-âge.

Pourquoi le saint évêque de Myre est-il revendiqué aussi comme patron par les avocats ? C'est qu'en plus d'une circonstance il se montra lui-même habile et puissant avocat. Il avait un don particulier pour délivrer les innocents et retirer les opprimés des mains de la justice induite en erreur.

Certain jour il apprend qu'un juge inique a condamné à mort injustement trois habitants de Myre. Au moment où l'on allait les supplicier, saint Nicolas, arrive, avec trois officiers de l'empereur Constantin, sur le lieu de l'exécution. Il arrête le bourreau prêt à frapper, fait venir le juge déloyal, et, devant lui, en vertu de l'autorité de sa puissance épiscopale, il casse la sentence injuste et renvoie les malheureux en liberté.

Plus tard, ces mêmes trois officiers qui accompagnaient saint Nicolas ; de retour à Constantinople, sont eux-mêmes accusés fausement de conspiration contre l'État. Sur de faux témoignages, on les condamne à perdre la tête. Ils se souviennent alors de saint Nicolas, et, bien qu'éloignés de sa résidence, lui adressent leurs invocations, le priant de les tirer, eux aussi, de l'extrême danger de mort qui les menace. Ils furent exaucés : la veille de l'exécution saint Nicolas apparaît en songe à Constantin et lui déclare l'innocence des condamnés. Le lendemain l'empereur fait délivrer les prisonniers et les envoie vers l'évêque de Myre avec de riches présents.

Le barreau français tint longtemps saint Nicolas, comme saint Yves, pour son patron. Dans son histoire des croyances, M. F. Nicolay nous apprend que « le nom de bâtonnier que porte encore le chef de l'ordre des avocats lui vient de ce que l'avocat élu par ses confrères pour les représenter portait dans les grands jours le bâton de saint Nicolas, patron de la confrérie des avocats établie en 1342 par les compagnons clercs et procureurs.

En 1782, le barreau cessa de participer à cette confrérie, mais le nom de *bâtonnier* est resté.

Les avocats devaient assister à la messe du deuxième jour de la saint Nicolas, célébrée dans la salle des Pas-Perdus, et revêtir la robe et le chaperon

herminé, comme pour les processions et les audiences solennelles¹ »

Le domaine de saint Nicolas est universel : son pouvoir semble s'étendre sur tous les éléments, sur le feu comme sur l'eau. Au jour de son sacre à l'issue de sa messe pontificale, une mère éplorée accourt lui présenter son enfant qui venait de périr dans les flammes. L'évêque fait sur le petit cadavre carbonisé le signe de la croix, ce simple signe rend la vie à l'enfant, en présence de toute l'assemblée. Sa puissance sur les flammes s'est manifestée plusieurs fois encore. C'est donc à juste titre qu'on invoque saint Nicolas contre le feu.

Ajoutons qu'on l'invoque aussi dans les famines, les disettes. Pour nourrir 83 ouvriers qu'il employait à la construction d'une église, il n'avait plus un jour, qu'un seul morceau de pain ; à l'exemple de son Maître sur la montagne il multiplia tellement ce pauvre morceau de pain qu'il se trouva plus que suffisant pour nourrir tout le monde.

Il serait trop long de narrer ici les nombreux miracles de saint Nicolas qui sauva merveilleusement et ingénieusement la ville de Myre et son diocèse d'une très grande famine. Faut-il rappeler que saint Nicolas partage avec saint Antoine de Padoue la clientèle de ceux qui sont à la recherche d'objets perdus. C'est même une clientèle qu'il eut avant lui.

On sait que très probablement saint Nicolas fut un des pères du concile de Nicée, et qu'il eut, sous la persécution de Licinius, l'insigne honneur de confesser la foi de Jésus-Christ.

Après sa mort son corps fut déposé dans un sépulcre de marbre. Les offices du moyen-âge rapportent le miracle de la *manne de saint Nicolas*,

1 Nicolay, hist des Croyances, tome II, page 76

sorte de liqueur huileuse qui découle de son tombeau. Cette manne a le privilège de guérir les yeux, les aveugles, les sourds, les malades.

« De son tombeau de marbre, dit un répons de l'ancien bréviaire, découle une huile sacrée qui guérit les aveugles, rend l'ouïe aux sourds, remet en santé les débiles. »

C'est un fait constaté et qui continue de nos jours !

Cette manne, source de miracles, attira à son tombeau à Myre, puis à Bari où son corps fut transféré en 1087, une infinité de pèlerins.

Saint Nicolas est particulièrement en honneur dans l'église d'Orient. La plupart des miracles opérés par lui ont été chantés en grec dans les Ménées de l'église byzantine. Aujourd'hui on les répète encore en langue russe, car l'église orthodoxe russe a conservé pour saint Nicolas un culte spécial. Il n'est pas une famille, là-bas chez nos amis, qui ne possède et ne vénère l'icône de saint Nicolas ; les prénoms de Nicolas abondent en Russie, surtout parmi les hautes classes de l'aristocratie et dans la famille impériale.

Mais le principal titre de saint Nicolas à notre vénération c'est qu'il est encore le patron, le protecteur de notre pays, la Lorraine.

Dès l'an 1120, les ducs de Lorraine, nous apprend Jean Ruyr, avaient déclaré Saint-Nicolas, Patron de leurs états. Tous tinrent Saint-Nicolas en grande dévotion et vénération. René II l'avait fait représenter sur ses guidons et Henri II avait conçu le projet d'ériger en Lorraine un ordre de chevalerie de Saint-Nicolas.

On sait que vers 1098, un gentilhomme lorrain, Albert de Varangéville, rapporta de Bari une relique

insigne de Saint-Nicolas. Il avait déposé cette relique dans sa maison où elle opéra plusieurs miracles. Cette relique fut ensuite placée dans la chapelle de N.-D. ; elle opéra là encore une foule de prodiges miraculeux. On venait la vénérer de tous les points de la Lorraine et de la Vôge. En 1101 la chapelle fit place à une grande église qui fut bientôt insuffisante. En 1193 on en éleva une autre à proximité. Vers 1494 ces deux églises furent elles-mêmes remplacées par la basilique actuelle dont la construction dura 50 ans.

Parmi les prodiges accomplis par Saint-Nicolas en Lorraine il faut citer surtout la délivrance du comte de Rechicourt. Ce seigneur lorrain combattait vers 1240 les infidèles en Terre-Sainte. Fait prisonnier, enfermé dans une grosse tour, chargé de chaînes, il se recommanda à Saint-Nicolas. Une nuit, celle qui précédait la fête du Saint, il est mystérieusement enlevé de son cachot, durant son sommeil et tout enchaîné, se voit transporté en Lorraine et déposé au seuil de l'église de Saint-Nicolas. Les chaînes du prisonnier furent conservées dans la basilique jusqu'à la révolution.

Un grand nombre de rois et de personnages illustres ont fait le pèlerinage de Saint-Nicolas-de-Port¹. Le pèlerinage n'a pas cessé, tous les ans on le renouvelle, combien vont à saint-Nicolas implorer le grand Thaumaturge !... Et combien y vont pour marcher sur la fameuse bonne pierre. Jeunes gens, jeunes filles, dit M. Badel, veuves en long voile noir, antiques damoiselles aux solides espoirs, combien accourent mettre le pied droit, non le gauche, sur la bonne pierre qui a la vertu spéciale de faire marier dans le cours de l'année ! Chez nous, en Lorraine, saint Nicolas n'est-il pas encore le patron des filles à marier ? Un acte de charité bien édifiant, et que rapporte la

¹ Sur Saint Nicolas-de-Port, voir les intéressants ouvrages de M. E. Badel, imprimerie Crepin-Leblond, Nancy.

légende du bréviaire lui vaut cet honneur. « De temps immémorial, écrit M. l'abbé L'hôte, dans *la Vie des Saints du diocèse de Saint-Dié*, le diocèse de Toul célébrait, à la date du 9 mai, l'anniversaire de la Translation de saint-Nicolas. » Nous n'avons pas conservé cette fête dans notre diocèse depuis le rétablissement de la liturgie romaine. Dans le diocèse de Nancy, on la célèbre maintenant le 13 mai, sous le rite double.

En 1308, Thiébaud II, duc de Lorraine, fonda à Darney une Collégiale de treize chanoines séculiers, sous l'invocation de notre saint.

Jadis, dans la Collégiale de Saint Dié, on solennisait les deux fêtes de Saint-Nicolas. Les Complies étaient suivies d'une procession dans le Cloître. On y chantait l'hymne *Pange Lingua Nicolai*, et au retour l'officiant s'arrêtait devant la chapelle et l'autel du Saint (aujourd'hui chapelle Saint-Joseph) pour y réciter l'oraison. »

Dans nos Vosges, saint Nicolas est surtout le patron des enfants ; c'est au jour de sa fête qu'ils reçoivent leurs plus belles récompenses.

« Saint Nicolas, se disent-ils ces jours-ci, doit m'apporter de superbes jouets. » En effet, saint Nicolas vient en personne récompenser nos chers enfants ! Quel voyage il accomplit ! Du ciel à la terre ! Et quelle tournée, par cette saison, de villes en villages, de maison en maison ! Quand saint Nicolas est trop pressé, il laisse tomber par la cheminée les joujoux et les bonbons que l'on recueille dans les petits souliers, dans les sabots de bois, mis là tout exprès !

Mais dans nos montagnes, presque toujours il passe dans toutes les maisons où il y a des enfants sages. Il vient, la veille de sa fête, à la tombée de la nuit. Son approche est annoncée par un coup de

clochette. Il apparaîait en aube blanche, en chasuble d'or, mitre en tête, crosse en main, avec sa longue barbe blanche, escorté de son vilain laquais le père Fouettard, suivi de sa bourrique qui porte les trésors du Paradis. Il entre, les enfants se jettent à genoux, récitent leurs prières ! La maman est là, agenouillée elle-même derrière ses chéris, les aidant, car ils tremblent d'émotion devant ce saint, venu exprès du ciel, devant ce terrible Fouettard qui connaît et qui va accuser leurs moindres peccadilles.

Saint Nicolas écoute gravement ; donne des compliments et quelques légers reproches ; puis fait un signe et alors des paniers portés par la bourrique sortent des merveilles qui roulent aux genoux des enfants ravis.

Le père Fouettard lui aussi fait son cadeau ; il laisse à la maman un petit fagot de verges pour les jours d'indocilité !

Quelle charmante mise en scène ; quelle naïve et antique coutume si bien conservée en notre pays !

Une autre tradition non moins intéressante de la saint Nicolas en nos montagnes c'est l'habitude de donner aux gâteaux aux sucreries, aux pains d'épice la forme d'un évêque représentant saint Nicolas ; voire même la forme du père Fouettard ou encore de sa bourrique.

Puissent ces antiques et salutaires traditions se perpétuer ; elles sont la preuve que saint Nicolas notre Patron, est toujours vénéré aimé et prié par les petits et par les grands.

L'HIVER DANS LES VOSGES

Ses Fêtes et ses Traditions

I

NOËL

« *Noël, Noël ! Cri d'espérance !* »

L'automne finit comme un entr'acte ; est-ce autre chose dans nos montagnes ? Et, au souffle aigu de la bise, l'hiver entre en scène, armé de pied en cap, nous cinglant le visage, impitoyable comme un créancier.

On l'appelle la mauvaise saison ; elle a cependant ses charmes et ses bienfaits. Dans les Vosges surtout, l'hiver a quelque chose de particulièrement beau. Il est sauvage, grandiose, pittoresque. Parfois sous d'épaisses brumes laiteuses, il nous voile les pics et les ballons ; ou bien, découpés sur l'horizon, blancs d'une neige immaculée qui miroite au soleil, il nous les montre comme des régions mystérieuses et inaccessibles.

Êtes-vous partisans des courses au grand air, des chevauchées, de la chasse, des marches sous bois ? Faites l'ascension d'un col vosgien dans sa parure de neige ; vous comprendrez alors toute la poésie de l'hiver. Sous les sapins poudrés et déchiquetés par les floraisons du gel, vous respirerez la puissante odeur des sapinières « ce parfum qui n'a pas de nom ni de saison, le parfum des résines », et, vous aussi, comme le vieil Ulrich, l'Oncle de Jean Oberlé, vous vous écrierez dans votre enthousiasme : « Bravo l'hiver ! Bravo les Vosges ! »

Mais ce qui fait le charme de l'hiver dans la montagne, ce n'est pas seulement sa beauté extérieure

si pittoresque, quelque fois si terrible ; ce sont les vieux souvenirs, les antiques traditions, les coutumes d'antan qu'il ramène avec les fêtes de décembre et de janvier, fêtes chrétiennes et fêtes familiales ; avec les longues soirées, avec le froid lui-même.

C'est le froid qui allume le feu dans la cheminée, et c'est le feu pétillant qui provoque les veillées.

Âme éloquente et mystérieuse, quelles heures délicieuses le feu fait passer aux amis réunis devant sa flamme bleue et chantante. C'est là, devant le feu que se redisent les vieilles histoires, les contes, les légendes, que les enfants écoutent et retiennent. Autour du feu de l'hiver se perpétuent les traditions locales ; et, ce n'est pas sans raison que les peuples ont résumé tout ce qui se rapporte à la famille toutes les tendresses, toutes les intimités tous les souvenir, tous les espoirs dans ce seul mot : le foyer !

La veillée est donc la première coutume hivernale de la montagne. Tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, elle réunit les voisins, les amis ; et, tandis que les hommes causent en fumant devant l'âtre, les femmes tricotent ou filent l'antique quenouille. On termine la veillée en *recinant* ; c'est-à-dire en *cassant une croûte* et en *buvant une goutte*.

La plus grande, la plus solennelle des veillées, c'est la veillée de Noël.

D'ailleurs, dans les montagnes vosgiennes, la fête de Noël a conservé un cachet tout spécial de pieuse antiquité et de gracieuseté.

La messe de minuit est attendue dans les longues heures de cette veillée moitié profane, moitié recueillie. Jadis, tandis que dans le foyer se consume la bûche de Noël, vêtue par la flamme et la fumée de bleu et de rose, l'on chantait les vieux noëls aux paroles si naïves, aux airs si imprégnés de couleur locale.

N'est-ce pas dans toute la chrétienté que l'on chante les noëls populaires dont l'origine remonte au temps où l'on jouait les Mystères dans les églises, au temps où l'on dansait les *caroles* en chantant « chanson moult nouvelette » ?

Tout en célébrant la plus douce des fêtes ; la nativité, ces villanelles nous renseignent sur les usages populaires. Ils nous disent les mets du réveillon ; la bénédiction de la bûche de Noël, la coutume de donner, après la messe de minuit, un picotin au cheval et à l'âne, une botte de foin au bœuf et à la vache, ils disent aussi les présents en nature que l'on offrait à l'église en l'honneur de l'enfant-Dieu, Ils disent surtout la foi du peuple, ses prières, ses espérances.

Ils donnent la parole même aux animaux qui chantent chacun en leur langage la naissance du Fils de Dieu.

« Le coq, d'une voix fière,
Chante : « Coquerico,
J'annonce la Lumière,
Salut, Astre nouveau¹ ! »

Un vieux Noël Lorrain fait défiler devant la crèche, à la suite des anges, des bergers, les filles de tous les villages des environs de Nancy ; chacune fait son cadeau :

« Les filles de Maxéville,
Comme en procession
Leurs paniers bien garnis,
Vont trouver le Poupon.
.....
Celles de Lay, de Laxou,
.....
Aussi celles de Villers
Négligeant leurs affaires,

1 Cité par Nicolay.

Se mettent toutes en chemin
 Pour trouver le *Soula* (le Sauveur)
 Du Monde, aussi sa Mère¹ »

Un autre Noël Lorrain fait sortir de leurs couvents
 toutes les religieuses et les amène devant le berceau de
 Bethléem :

« »Tous les couvents de filles
 Ont la permission,
 D'abandonner leurs grilles.

 Les dames Bernardines
 S'en vont faire leur cour
 En braves pèlerines,

 Voici, les Carmélites,
 « Entrez, dit le Poupon,
 Venez, mes favorites,
 Qu'apportez -vous de bon ? »
 « Nous apportons nos cœurs
 Ils ne sont pas pour d'autres,
 Nous vous les présentons,
 Votre amour les rendra,
 Tous semblables au vôtre² ! »

Parmi les Noël cités par M. Nicolay, il en est un
 original et bizarre qui est chanté encore dans certaine
 partie des Vosges ; voici le dernier couplet :

« Quel présent faut-il porter
 Au nouveau Maître ?
 Robin pour l'emmailoter
 Offrira des linges
 Grosilet un agnelet
 Moi, je porte du lait
 Et le plus beau, beau, beau,
 Le plus fro, fro, fro,

1 Recueils de Noël anciens.

2 Recueils de Noël anciens.

Le plus beau, le plus fro,
Le plus beau fromage
De notre village ! »

Enfin un autre Noël lorrain nous montre les bergers offrant :

Deux fromages de Gérardmer
À la bonne mère Marie¹.

Dans la montagne, ils abondent les vieux Noël^s versifiés, en patois, en français, plusieurs même pourraient être aussi appelés *Noël^s farcis*, car ils sont entre mêlés de vers français et de vers patois.

L'usage de bénir une grosse bûche de bois, pour la brûler ensuite lentement dans la cheminée, à la veillée de Noël, rappelle non seulement la bénédiction du feu, du foyer, au milieu du froid de l'hiver, mais aussi la redevance de bois qu'au temps féodal les manants payaient au châtelain, à la Noël.

Mais voilà qu'au milieu de la veillée, à travers la nuit, les cloches se mettent à chanter. C'est l'annonce de l'office nocturne. Oh ! qu'il est doux et joyeux le carillon qui chante le Verbe Incarné, la joie du Ciel, la délivrance et l'exaltation de la terre ; l'apparition parmi nous, comme petit enfant, du Dieu qui précède les siècles !

Tous l'entendent avec la joie des bergers réveillés par les chœurs angéliques : *Gloria in excelsis Deo !* Ces paroles sont sur toutes les lèvres, lorsque, des sentiers de la montagne, éclairée de mille falots tremblants on descend par groupes vers l'église paroissiale dont les vitraux flamboient d'un rouge vif à travers la blanche obscurité. Le chœur est illuminé, la nef aussi, la nef où se pressent les fidèles ; car à la messe de minuit chaque famille est représentée, on n'a laissé qu'un seul gardien à la maison. Grands et petits

1 Un ancien Noël lorrain – E. Badel.

prient et admirent dans l'église l'illumination, les chants et la crèche, où de la mousse et de la paille émerge un minuscule Enfant Jésus qui tend ses petits bras.

Cet usage d'établir dans chaque église une crèche que représente la naissance du Sauveur est bien suggestif et bien puissant pour toucher l'imagination et le cœur des enfants et leur expliquer ce grand mystère de l'Incarnation.

La plus belle pratique de la fête de Noël est celle si ancienne en nos chrétiennes paroisses, de faire la communion à la messe de minuit. Cette nuit là en effet, les communions sont aussi nombreuses qu'au jour de Pâques !

Que parmi les coutumes populaires de la Noël, la superstition n'ait pas sa part, nous n'oserions l'affirmer. Mais où ne l'a-t-elle point ? ainsi l'on aura soin de noter de quel côté souffle le vent, au moment où l'on sort de la messe de minuit ; si c'est le vent du Sud, l'année qui commencera bientôt sera une année de pluie, si c'est le vent du Nord, on doit s'attendre à la sécheresse. Pourquoi cela, me direz -vous ? Parce que... mais cela nous entraînerait trop loin !

En bien des endroits de la montagne, avant d'aller à l'office de la nuit, il n'est pas rare de voir arranger sur une assiette douze oignons à la file. Le premier représentait Janvier, le deuxième Février, etc. Sur chaque oignon qui a été pelé, on a déposé quelques grains de sel. Au retour de la messe on visite l'assiette aux oignons qui a été placée sur la cheminée, on regarde sur quels tubercules le sel est fondu et on conjecture d'après cela quels seront les mois secs et les mois de pluie.

Est-ce infaillible ? Faites-en l'expérience !

L'office terminé, la part de Dieu faite et bien faite, l'homme peut bien prendre la sienne.

Voici donc le réveillon ! Ils sont renommés dans tous les pays les réveillons de Noël. Qui ne connaît le *pudding*, le *porridge* du *christmas* anglais, ou l'oie rôtie du *christkindel* allemand ?

En Alsace le réveillon se fait avec des saucisses, des jambons, des boudins arrosés de vin blanc. C'est le *Kuttelschmauss*.

Chez nous on réveillonnera plutôt avec du vin, de l'eau-de-vie et des *coigneux*, gâteaux à forme particulière, fabriqués exprès pour la fête de Noël. Il est d'usage que les parrains et marraines donnent à leurs filleuls un coigneux à Noël. C'est un acompte sur les étrennes.

« Le nom français de cette pâtisserie, dit X. Thiriart, n'existe pas dans le dictionnaire de l'Académie. À Saint-Amé on dit *gueugna*, à Dommartin *queugno*, au Tholy *coinue*, à Gérardmer *coïeue*, à Granges *coïn*, à Rambervillers *cogneu*¹. »

Le mot coigneux, paraît-il, dérive du latin *cubans*, couché en un berceau :

« *Pro nobis egenum et foeno cubantem* » chante-t-on dans l'*Adeste fidèles*.

Moins poétique mais plus logique est l'étymologie que fait venir *coigneux* de l'allemand *Kuchen*, gâteau.

La coutume de l'arbre de Noël, si populaire en Allemagne et en Russie, commence à s'introduire chez nous, mais ce n'est pas une tradition, c'est une importation qui nous vient des Alsaciens si nombreux dans nos populations ouvrières. Elle s'est vite acclimatée.

¹ La Vallée de Cleurie, p. 329.

Ne nous en plaignons point, l'arbre de Noël enrubanné, chargé de bonbons, de jouets ; n'est-il pas après les merveilles de la Saint Nicolas, une nouvelle joie, une nouvelle surprise et récompense pour les enfants à qui l'on enseigne à croître en grâce et en sagesse comme leur divin Modèle, l'Enfant Jésus ?

Cependant l'arbre de Noël n'a-t-il pas une origine païenne, mythologique, rappelant les légendes des dieux de l'Olympe germanique ? Ce sapin décoré n'est-il pas le vieil arbre de la fête de Joul ou de Joël, fête de l'équinoxe d'hiver, célébrée par les Scandinaves et les vieux germains autour de l'arbre toujours vert ? L'antique rite païen s'est conservé à travers les âges mais le christianisme en a fait oublier l'origine, et l'arbre de Noël qui abrite la crèche a été sanctifié.

La fête de la nativité du Sauveur se célèbre solennellement depuis le second siècle ; mais ce n'est qu'à partir du IV^e siècle que les églises d'Orient l'ont fixée au 25 décembre.

Auparavant on la solennisait soit au 6 janvier car on la confondait avec l'Épiphanie, soit même au 15 mai ou au 20 avril.

L'Église catholique d'Arménie a conservé l'usage de célébrer au 6 janvier cette fête qu'elle appelle Théophanie : apparition de Dieu. Quant au mot Noël les étymologistes peuvent en chercher la racine dans le mot Natale, ou encore dans le nom Emmanuel ; Dieu avec nous !

La coutume de célébrer trois messes en la fête de Noël, est aussi très ancienne. Le sacramentaire de S. Gélase et celui de S. Grégoire indiquent déjà trois messes. Cependant les anciennes liturgies gallicane, mozarabe et ambrosienne n'en ont qu'une. Au temps de Saint Grégoire de Tours, dans les Gaules, on commença à dire deux messes à Noël, l'usage des trois

messes vient quelques siècles après. Au VIII^e siècle il y avait même des églises où l'on célébrait quatre messes, le jour de la Nativité du Sauveur.

C'est de tout temps que l'on a fait un office à minuit, l'heure où le verbe fait chair est venu habiter parmi nous ; et toujours la cérémonie de la nuit de Noël a été d'une beauté poétique et divine. Dans l'antique église byzantine surtout les liturgiques de la sainte nuit étaient ravissants par leur symbolisme. On y chantait l'invitatoire comme aujourd'hui « *Venez tressaillons dans le Seigneur* et la proclamation du Ménologe : *Auguste était seul prince...*, et l'hymne des premiers siècles : *Lumière joyeuse de la Sainte Gloire*, les leçons des prophètes, les récits de l'évangéliste, les strophes d'Anatole, le Patriarche... etc...

En Orient, dès le temps de saint Augustin la liturgie de la fête de la Nativité commençait par la nuit qui précède le 25 décembre. Tous les fidèles étaient tenus de se rendre à l'église, durant cette nuit sainte ; et tous devaient communier le jour de Noël, sous peine d'une excommunication de trois ans.

Pour en revenir à notre pays sous l'ancien régime à Noël, comme à Pâques, les évêques, les monastères, entre autres celui de Remiremont avaient le droit de faire ouvrir et évacuer les prisons, et d'interdire l'entrée des églises à tout juge qui n'aurait pas déféré à la simple réquisition faite par eux à ce sujet. La délivrance des prisonniers était accompagnée d'une cérémonie avec prières, processions rites particuliers dont on peut voir le détail dans un acte de 1366 inséré au mémorial ou livre du doyenné du chapitre de Remiremont.

La bûche de Noël nous a appris que c'était à la Noël que l'on payait au Seigneur les redevances non seulement en bois, mais les redevances de toute nature.

C'est le lendemain de Noël, à la Saint-Étienne que les marcaires des Hautes-Chaumes, louent et engagent pour un an les garçons de ferme¹ ; le *vachier* des montagnards lorrains, le *Kasbub* des alsaciens. Cet usage persiste toujours non seulement dans les Hautes-Chaumes, mais aussi dans les campagnes de la plaine.

Saint-Étienne, diacre, premier martyr, est le patron des diacres ; aussi, c'est de temps immémorial qu'au séminaire les diacres célèbrent leur patron, en une fête de famille charmante et joyeuse.

Le jour des Saints Innocents (28 déc) ramenait jadis la fête des fous de piquante mémoire, aujourd'hui presque oubliée, bien que l'on puisse dire avec un vieux poète :

« Les fous sont toujours de saison,
Et qui n'en veut point voir
Doit se tenir tout seul et casser son miroir. »

Il semblait nécessaire autrefois de solenniser cette fête par du bruit et d'extravagantes folies. Une ancienne séquence de l'office du moyen-âge recommande aux enfants de célébrer les innocents martyrs par de bruyantes mélodies ?

« Celsà pueri concrepent melodiâ
Pia Innocentum colentes tripudia »

Aussi les jeunes clercs et les enfants de chœur des maîtrises avaient-ils ce jour-là une cérémonie bien originale. Ils tiraient un évêque au sort ; on revêtait l'élu d'ornements pontificaux, et, monté sur un âne blanc caparaçonné de pourpre et d'or ; l'évêque d'un jour faisait procession en ville. Il revenait à Vêpres, et, au verset *Deposuit potentes* du *Magnificat* ; il descendait du trône et résignait ses insignes.

¹ Voir les Hautes-Chaumes des Vosges, par P. Boyé, p. 364.

Cette fête des innocents appelée fête des fous, était célébrée en bien des diocèses. On remarque dans les statuts de l'église cathédrale de Toul un article intitulé : « De festo et épiscopo innocentium » contenant un grand nombre de particularités curieuses sur cette fête des innocents. Cet article est immédiatement précédé d'un autre intitulé « *De modo sepeliendi Alleluia* »

La fête des innocents, d'abord naïve et innocente dégénéra facilement en grotesques parodies ; bien souvent elle fut interdite, elle tomba dans l'oubli, cependant on la voyait encore quelquefois au XVII^e siècle.

II

LE NOUVEL AN

« *Bonjour ! Bon an ! Dieu soit céans !...* »

La coutume de commencer l'année au premier janvier n'est relativement pas très ancienne.

Le mois de janvier est ainsi nommé de *Janus*, divinité à laquelle il était consacré. Janus, au double visage, connaissant le passé et l'avenir, roi et dieu du Latium avait à Rome un temple dont les portes – *januœ* – restaient ouvertes en temps de guerre et fermées en temps de paix.

Le mois de *janus*, janvier, fut introduit dans l'année romaine par Numa Pompilius ; il y occupa d'abord le onzième rang et fut mis au premier à l'époque de la réforme du calendrier par Jules César. Mais après la chute de l'empire romain, l'usage s'introduisit chez les peuples chrétiens de rapporter le commencement de l'année à un événement de la vie de N. S. Les uns inauguraient le nouvel an à l'Annonciation, d'autres à Pâques, d'autres à Noël.

On voit que la coutume de la cour de Rome, de recevoir à Noël les visites officielles à l'occasion du renouvellement de l'année, a une origine aussi ancienne que chrétienne.

Sous les rois d'Austrasie, le 1^{er} mars était le jour du nouvel an, de la nomination des magistrats, de la revue des troupes.

En Lorraine, de 855 à 959, l'année commençait à Noël, comme en Allemagne, mais la règle n'était pas uniforme, puisque à Saint-Dié comme à Trèves, le jour du nouvel an était le 25 mars, ainsi que nous l'apprend le chanoine Riguet.

À Remiremont et dans toute l'étendue de la juridiction de cette abbaye, comme à Metz, à Verdun, l'année commençait le Samedi-Saint après la bénédiction du cierge pascal.

Aussi, écrit Dom Calmet « tous les jours il naissait des difficultés a cause de l'incertitude et variété du milliaire et du commencement de l'année ; les uns la commençaient le jour de Noël, les autres à l'annonciation de N.-D., et les autres jour de Pâques communiant. Pour obvier aux inconvénients de cette variété de dates, et pour introduire une parfaite uniformité dans les actes judiciaires et instruments publics, le duc Charles, par un écrit du 15 novembre 1579, ordonne qu'à l'avenir, en tous actes, registres, comptes, etc., le milliaire de l'année commencerait du premier jour de janvier suivant, que l'on dirait 1580, et défendit à tous juges, greffiers et autres personnes de dater autrement¹. »

Le vieux système qui faisait coïncider le premier jour de l'an avec une fête de N. S. ne fut abandonné qu'avec peine.

C'est le vénérable chapitre de Saint-Dié qui demeura le plus longtemps fidèle à la pieuse tradition, car, nous apprend encore Riguet, ce ne fut qu'en 1586 que l'église de Saint-Dié observa pour la première fois l'ordonnance ducale sur le Nouvel-An.

Le premier janvier est le jour des souhaits, des visites, des étrennes.

C'est une coutume polie, charitable, chrétienne que d'exprimer à ses parents, à ses amis, à ses supérieurs des vœux de bonheur pour la nouvelle année. Ce sont des témoignages d'affection, d'amitié, de respect.

¹ Hist de Lor., vol. 5, liv. 3.

Dans les Vosges, surtout parmi les populations montagnardes, tous se souhaitent une année heureuse. On se salue par des souhaits on se serre la main, on s'embrasse.

Les petits enfants apprennent de gentils compliments qu'ils récitent à papa et à maman au parrain et à la marraine qui doivent donner des étrennes.

Dans les villages les enfants vont de porte en porte et récitent l'antique formule si connue : « *Je vous souhaite une bonne année, une bonne santé le Paradis à la fin de vos jours !* » De chaque maison ils reçoivent un petit cadeau qui consiste habituellement en fruits.

Si l'espace nous sépare de nos amis, nous leur envoyons des souhaits que la Poste se charge de transporter. La plupart du temps ils sont résumés sur le bristol d'une petite carte qui porte notre nom. La carte fait, pour nous, visite à l'ami éloigné, aussi la nomme-t-on justement carte de visite.

Cette coutume si universelle, on pourrait dite aujourd'hui si banale a cependant une origine vieille de près de 300 ans. Un sonnet de *Jean de la Monnaye*, poète du XVIII^e siècle fixe la date de l'avènement de la carte de visite au temps de Louis XIV. Voici ce sonnet qui fait parler la carte de visite elle-même :

« Souvent, quoique léger, je lasse qui me porte
 Un mot de ma façon vaut un ample discours.
 J'ai, sous Louis le Grand, commencé d'avoir cours,
 Mince, long, plat, étroit, d'une étoffe, peu forte.
 Les doigts les moins savants me taillent de la sorte.
 Sous mille noms divers je parais tous les jours.
 Aux valets étonnés je suis d'un grand secours.
 Le Louvre ne voit pas ma figure à sa porte.
 À moi tous ont recours, et la plupart du temps
 Je sers aux effrontés comme aux honnêtes gens :

Civil ; officieux, je suis né pour la ville.
Dans le plus dur hiver, j'ai le dos toujours nu
Et quoique fort commode, a peine m'a-t-on vu
Qu'aussitôt négligé je deviens inutile ! »

L'utilité des cartes de visites c'est de rappeler chaque année à ceux qui l'oublieraient le nom d'une personne amie qu'on ne voit que rarement mais qui pense encore à vous.

La superstition se mêle encore aux souhaits de bonne année. Ainsi, qu'une femme ne soit pas la première à vous souhaiter la bonne année ; cela vous porterait malheur pour toute l'année ! Voilà ce qu'on croit dans la montagne avec bien d'autres absurdités encore. Si le jour du Nouvel an par exemple tombe un dimanche, sachez que l'été sera sec et parfaitement bon ; les bêtes et les moutons viendront bien, et l'enfant, né ce jour là, sera grand et riche.

Malheureuse doit être l'année qui commence par un lundi... Je ne me charge pas de vous dire pourquoi.

La meilleure manière de souhaiter la bonne année est d'offrir des étrennes.

Si l'étymologie de ce mot *étrenne* est véritable, les étrennes sont aussi vieilles que les Romains eux-mêmes. À l'époque où les Romains et les Sabins se réunirent pour ne former qu'un seul peuple ; il y avait près de Rome un bois sacré dédié à la déesse *Strenua* ; et les Romains pour célébrer cette union coupèrent des rameaux verts dans ce bois et les présentèrent à ceux-ci comme un symbole de paix et d'union.

Ce jour était précisément le 1^{er} du mois consacré au dieu *Janus* ; aussi pour rappeler ce fait d'heureux présage, les Romains en perpétuèrent le souvenir en se faisant chaque année à la même époque quelques présents que l'on appela *strenæ* du nom de la déesse *Strenua*.

On prétend aussi que l'origine aussi bien que l'étymologie des étrennes vient de ce que au premier jour de l'an on avait l'habitude de récompenser les soldats courageux (*viris strenuis*). Mais l'usage des étrennes était déjà connu avant la domination romaine dans les Gaules. – La cérémonie de la cueillette du gui sacré par les Druides se faisait dans la nuit qui commençait l'année gauloise ; c'est-à-dire la 6^e nuit de la nouvelle lune après le solstice d'hiver. Les druides distribuaient le gui comme panacée universelle, le jour du Nouvel an. Et cet usage se perpétua sous diverses formes dans les différentes parties de la France. Au XVI^e et même au XVII^e existait encore, le jour du Nouvel-an, la cérémonie appelée *Guilanleu*, ou *a gui l'an neuf* qui consistait à se faire des présents. C'est pour cela encore qu'en bien des pays les étrennes sont appelées *aguilanlettes* ou *aguignettes*.

Les objets qui s'échangeaient à l'occasion du Nouvel an étaient forts variés : On offrait des rameaux verts, des comestibles, des vêtements, des pièces de monnaie. On a retrouvé beaucoup de monuments de petites dimensions, relatifs aux vœux du Nouvel an ; chez les anciens Romains ce sont des médailles, des lampes, des tessères de métal, de terre cuite portant comme inscription, des souhaits gracieux, comme celui-ci : « *Annum faustum felicitem tibi. Que l'année nouvelle vous soit favorable*¹ ! »

Il y a cent ans les confiseurs de Paris vendaient pour étrennes les *dragées de la Paix*, des *pralines à l'Égyptienne*, des *fondants aux pyramides*, des bonbons à la *Bonaparte*, des fruits confits à la *cocarde nationale* enveloppés de papier tricolore.

Aujourd'hui les joujoux, avec les bonbons qui sont de tous les temps, sont les héros du jour ; les

1 Dictionnaire des antiquités chrétiennes. MARTIGNY.

jouets perfectionnés et scientifiques qui prouvent que nous avons traversé le siècle du progrès !

Dans la montagne vosgienne, les parrains et marraines offrent à leurs filleuls des *étrennes utiles*. C'est une culotte neuve pour le petit garçon, un beau chapeau ; un coupon acheté à la fabrique pour faire une jolie robe à la petite fille !

Le Nouvel An donnait lieu chez les païens à des fêtes superstitieuses et immorales, et, dans les premiers siècles l'Église eut fort à faire pour réprimer ces pratiques licencieuses dans lesquelles tombaient les Chrétiens. Un concile tenu à Auxerre en 578 défend de se déguiser le premier Janvier en vache, en chèvre¹ de se livrer aux excès de table, d'acquitter des vœux à des buissons, à des arbres, à des fontaines, de faire des pieds d'hommes avec du linge, pour les déposer sur les grands chemins.

Une coutume vosgienne qui a persisté, est celle de décorer les fontaines, le matin du premier janvier ; d'un sapin enguirlandé qui rappelle l'arbre de Noël.

Enfin, en plusieurs villages on a le pieux usage de régaler un ou deux pauvres, le premier Janvier ; chaque maison a les siens attitrés. Eux aussi, les déshérités de la fortune et du bonheur, ils vont de porte en porte souhaiter aux riches, à ceux qui sont ou paraissent plus heureux qu'eux, les bénédictions du Ciel. En chantant une complainte monotone, aussi peu élégante que leur aspect, mais pieuse et naïve, ils invoquent *toutes sortes de prospérités* sur la maison et sur ses habitants qui leur font fête !

« Les autres donnent des étrennes, disait Saint Augustin, vous, chrétiens, donnez des aumônes ! » Quelle belle et consolante maxime mise en pratique par cette coutume de nos montagnes ! Oui, donnons

1 Non licet Calendis januarii vitula unt cervolo facere.

des étrennes à nos amis, mais tandis que chacun se réjouit, félicite, complimente son voisin ; par une aumône, donnons une étrenne au pauvre ; à celui qui prévoit que l'avenir sera triste comme le passé qui est mort, donnons un peu de joie et d'espérance !

Ce sera en même temps donner des étrennes au Bon Dieu !

Table des matières

PRÉFACE	4
I.....	7
LE SACRIFICE DE JENNY.....	7
II.....	16
LES CONATES DE LA MI-CARÊME.....	16
III.....	24
CHAPELLE de MONTÉGOUTTE.....	24
IV.....	30
PÂQUES	
Anciennes Coutumes.....	30
L'HERMITAGE DU RUDLIN.....	35
LE DON DES LARMES.....	49
(Conte de Fées).....	49
SAINT NICOLAS	70
Patron de la Lorraine	70
L'HIVER DANS LES VOSGES	79
Ses Fêtes et ses Traditions	79
I.....	79
NOËL.....	79
II.....	90
LE NOUVEL AN.....	90

DU MÊME AUTEUR :

Étude historique sur l'ancien Ban de Fraize,

vol. in-8° raisin de 192 pages 1,50

Excursions dans nos Montagnes,

1 vol. in-8° carré de 100 pages 1,00